LE VOILE D'ISIS

35e Année — Nº 130 — Octobre 1930

Ont collaboré à ce numéro :

Argos. — M. Clavelle. — René Guénon.
P. Ladmirault. — J. Marquès-Rivière.
Dr Vergnes. — F. Warrain.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

PARIS (Ve)

LE VOILE D'ISIS

REVUE MENSUELLE DE HAUTE SCIENCE

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION
ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME
ANCIEN ET MODERNE

DIRECTEUR :

PAUL CHACORNAC A.

Le Directeur reçoit les Collaborateurs tous les Samedis de 2 heures à 6 heures

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (Ve)
TÉLÉPHONE : ODÉON 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.
Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :
11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.
R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an. . . .	30 fr.	ETRANGER, un an . . .	40 fr.
NUMÉRO ORDINAIRE . .	3 »	NUMÉRO ORDINAIRE . .	4 »
NUMÉRO EXCEPTIONNEL.	5 et 10 »	NUMÉRO EXCEPTIONNEL.	6 et 12 »

Les Abonnés reçoivent nos numéros exceptionnels sans augmentation de prix

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
CHACORNAC FRÈRES, DIRECTEURS
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11 :: PARIS (V^e^)

SOMMAIRE du Numéro de Novembre 1930



... des sources miraculeuses et de la Vierge Sainte

A la date où j'écri cette chronique, la saison des eaux bat son plein et chacun, suivant ses moyens et ses goûts, s'en va, pélerin inconscient ou pèlerin conscient vers les Grandes Eaux premières pour leur redemander fraîcheur, repos, santé ; soit qu'il pense les retrouver dans l'eau salée des mers, soit qu'il les cherche inconsciemment au bord des rivières et des lacs, soit que plus intuitif il pense les rencontrer parmi les sources claires jaillissant des sommets, soit que, plus désireux de tirer de leurs ondes un effet plus... tangible il aille vers les sources thermales, soit que plus éprouvé, plus plein de foi aussi, il aille enfin vers les sources sacrées, les eaux miraculeuses. Et lorsque fin Août le Soleil entre au signe de la Vierge, ce sont, au bord des eaux, des sectateurs, certes bien inconscients, de la Vierge qui se penchent vers ces eaux dont non seulement elle est l'emblème mais dont elle est plus pleinement et plus exactement, au sens très haut du mot... la Mère.

L'intime rapport de la Vierge et des eaux, je n'ai, je pense, nul besoin de l'expliquer ici en ayant d'ailleurs déjà assez parlé. Néanmoins je citerai ce passage remarquable de Grillot de Givry (1) *parce qu'il met pleinement en lumière l'accord, la liaison existant entre l'Esprit ou le Souffle de Dieu et la Vierge principe, liaison qu'il convient de ne pas oublier.*

1. Grillot de Givry, *Lourdes*. Paris, Chacornac, 1903.

« D'après l'Evangile, l'Esprit du Très-Haut descendit sur Marie et la couvrit de son ombre ; mais suivant la Genèse ce même Esprit, Ruach Ælohim s'était reposé au sein des Eaux ; et c'est de cette copulation mystérieuse que naît l'Univers et jaillit le phénomène de la vie ».

« Or qu'étaient-ce que ces Eaux sur lesquelles se reposait l'Esprit-Saint, sinon le Tohou-va-Bahou, la Hylé mystérieuse, le Latex virginal, l'élément vierge et infécondé, la Passivite universelle, première créature sortie, comme nous l'avons vu — (et ici je renverrai le lecteur au numéro sur Boehme et à la description de la Sophia, Sagesse ou Vierge primordiale, image et racine de la Sophia seconde) — de la volonté divine, et qui nous apparaît en corrélation parfaite avec la Vierge immaculée ? Et n'est-ce pas par le souvenir de cette tradition initiatique que les Eaux en général et l'étendue des Mers (Maria) sont consacrées à Marie et que les Chrétiens l'appellent, sans trop savoir pourquoi l'Astre des Mers (Maria Stella)... N'est-ce pas pour cette même raison qu'on la regarde comme la patronne par excellence des Marins et que la couleur bleue, qui est la couleur de l'onde, lui est consacrée ? »

Je pourrais signaler en passant, à propos de cette couleur, que pendant les trois ans de Sa prédication, le Christ, fils de la Vierge, portait, d'aprés la tradition chrétienne, une robe bleue de même que dans la plupart des anciennes traditions, le Dieu, en tant que créateur, est représenté soit entièrement bleu, soit revêtu de bleu, soit monté sur un bélier bleu. C'est Dieu « vêtu » de sa Sagesse, prêt à créer ou à sauver le Monde. De même, dans la symbolique, être vêtu de bleu c'est participer à la Sagesse divine et c'est également, sous un plan secondaire avoir accès à l'Immortalité.

« Toujours — continue l'auteur — l'Être Suprême, pur et inégalable, Dieu en un mot, est accompagné d'une passivité féminine, qui lui est inférieure, créature primordiale, Vierge immaculée, douée d'une intémérable pureté et qui, d'un courant vivificateur inonde les trois mondes, toujours cette passivité est assimilée à l'immensité des Eaux sur lesquelles comme sur Marie l'Esprit-Saint s'est reposé et qui avaient joué un si grand rôle dans la Création ; partout elle est nommée créatrice des Esprits subalternes Ælohim ou Anges. Et cette universalité, cette similitude constante dans la croyance est une preuve de son authenticité ; on voit en elle un écho des mystères qui furent familiers à l'homme lors de la Création. »

Et Grillot de Givry cite ici une partie des noms sous

lesquels les anciens ont connu ce principe. C'est Isis, c'est Istar, c'est Bahvani aux Indes, qui est aussi Ganga, le Gange, c'est Kali au Thibet, etc... Tous l'ont dépeinte sous les mêmes qualificatifs, et cette page de la « *Sagesse de Salomon* » *résume les qualités qu'ils lui ont attribuées :*

« Elle est un esprit intelligent, saint
« Unique, multiple, subtil
« Mobile, lucide, sans tache
« Clair, incorruptible, aimant le bien, pénétrant
« Illimité, bienfaisant, ami de l'homme
« Ferme, sûr, tranquille
« Pouvant tout, voyant tout
« Pénétrant tous les esprits
« Intelligents, purs et subtils
« Parmi tout ce qui se meut, Elle est ce qu'il y a de plus mobile.
« Elle pénètre et s'insinue partout à cause de sa pureté
« Car Elle est un souffle de la puissance de Dieu
« Une pure émanation de la gloire du Tout Puissant
« C'est pourquoi rien de souillé ne peut entrer en Elle
« Elle est un reflet de la lumière éternelle
« Un miroir sans tache de l'activité de Dieu
« Et une image de sa bonté
« Quoique unique Elle peut tout
« Immuable, Elle renouvelle tout »...
« Elle était présente quand Dieu fit le Monde ».

Enfin l'auteur de « Lourdes » *ajoute :*
« *L'universalité des Eaux, paraît donc, d'après le sentiment de tous les auteurs avoir joué un rôle considérable dans la création ; elles sont le véhicule de la pensée Divine, l'Arche sur laquelle se repose l'Esprit Saint, l'Athanor dans lequel éclot le mystérieux œuf macrocosmique ; elles sont élevées au-dessus des autres éléments ; elles sont sorties les premières de la volonté créatrice de Dieu, elles sont pures, incorruptibles* »... « *Conçoit-on maintenant pourquoi il est dit dans les Proverbes* « *Et les fontaines des Eaux n'avaient pas surgi, que déjà j'étais enfantée.* »
Elles sont « *ce Spiritus Vitæ qui nous enveloppe de ses ondes bienfaisantes et entretient en nous les forces et la vie et dans lequel se plonge l'infirme comme dans le sein d'une nouvelle mère pour y puiser dans une seconde naissance une résurrection et une santé nouvelle* »...
« *Et celui qui sait exalter en lui ce principe Vierge et le fait prédominer en détruisant les principes contraires, devient un Saint, il se préserve de la dernière corruption* »...

« L'existence en tous les êtres de ce fluide très subtil avait donné lieu à la dénomination d'« Ame du Monde » que tous les anciens identifiaient avec le principe féminin universel »... « L'affinité de cette âme du monde pour les sources, les cavernes, les montagnes, les endroits ou les forces pures de la nature n'ont subi aucune perturbation était universellement connue des anciens, elle explique la fréquence des épisodes miraculeux au sein de ces lieux privilégiés. »

N'est-ce pas sur les lieux hauts, tout baignés de cette force qu'on allait prier Dieu et n'est ce pas de la Montagne de Sion que se faisait entendre la grande voix des Prophètes. N'est ce pas du rocher pur, du rocher vierge que sort presque toujours la source miraculeuse. A Lourdes c'est du rocher aride, que devant Bernadette, et par l'entremise de son jeune corps vierge, condensateur parfait pour les forces d'en haut, que jaillit l'étincelle, le vortex, où prit naissance la source miraculeuse. La puissance du corps vierge, du corps parfaitement pur, toutes les religions l'ont exaltée, toutes les traditions l'ont chantée ! Quant au rocher miraculeux, à la pierre dure d'où va couler soudain la source vive pour abreuver, guérir et redonner la force à l'humanité corrompue et déchue, que n'y aurait-il pas à dire ! C'est du rocher de Mériba que sous la baguette de Moïse coule la source vive qui devait abreuver le peuple d'Israël et laisser en son sang, pour les générations futures, sa puissance magique. Le rocher, la pierre dure ? mais il en est question tout au long de la Bible, et les Psaumes chantent sans arrêt la gloire du Rocher « Qui est un rocher, si ce n'est notre Dieu » Ps. 18-32 *et « Tu as abandonné le rocher qui t'a fait naître » Deut.* 32-18. *C'est « dans » le rocher que Jeovah mit Moïse quand il passa devant lui, afin que sa vue ne le fit pas mourir, et Esaï conseille à l'homme impie, au jour du jugement « Entre dans le rocher et cache toi »* 2-10. *Le même Esaï ne dit-il pas à Israël : « Regardez au rocher dont vous avez été taillés. Regardez à Abraham votre père... je l'ai béni et multiplié »* 51-1, *alors que Matthieu* 3-9 *et Luc* 3 8 *disent : « De ces pierres Dieu peut faire naître des enfants à Abraham » et que l'Eternel prononce par la bouche de Jérémie* 2-27 *« Ils disent au bois : tu es mon père, et à la pierre : tu m'as donné la vie » et Pierre adjure « Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez vous. »*

Mais ce n'est pas de la merveille de la pierre que je désire parler mais des eaux vénérables, descendues en droite ligne de la source d'Eden, la source qui formait quatre fleuves pour arroser la terre et lui porter vie et fécondité, cette

source super sacrée dont parle de son côté le Vishnu-Purana et qu'il assimile à la source du Gange.

« *Se précipitant de la Lune* — (*et je n'ai pas besoin de rappeler la correspondance existant entre la Lune, la Vierge, la Sagesse, etc.*) — *sur le sommet du Mont-Meru, le fleuve saint coule vers les quatre parties du monde et les purifie. Le Sita, l'Alakananda, le Chakohu et le Bhadia sont ses quatre bras. Les fautes des hommes qui se baignent dans ces eaux sacrées sont immédiatement expiées et une vertu toute nouvelle s produit.* »

« ...*L'endroit d'où vient ce fleuve... est la troisième division des régions célestes, le séjour de Vishnu.* » (*Vishnu-Purana, Section II, Chapitre VIII.*)

C'est de cette même source transcendante, origine de toutes les sources hautes, dont il est question dans cette vision de la Bienheureuse Sœur Catherine Emerich et que relate le Père Schmœger :

« *Dans la seconde semaine de l'Avent, elle fut conduite ...sur la plus haute cîme d'une montagne qui s'élève dans le Thibet et qui est d'ailleurs complètement inaccessible Elle vit là, gardés par Elie, les trésors de toutes les connaissances divines communiquées aux hommes par les anges et les prophètes depuis le commencement du monde... il lui semblait que le lieu du paradis (terrestre) n'était pas très éloigné de là...* »

Et voici le récit dicté par la Sainte : « *Au haut de la montagne était une grande plaine et dans cette plaine un lac ; dans le lac une île verdoyante qui se liait au continent par une langue de terre également verdoyante... Je fis en longeant la rive extérieure le tour du lac dont la surface était parfaitement de niveau avec l'île. Cette eau que je sentais courir sous mes pieds se déversait sous la montagne par beaucoup de canaux et reparaissait bien au-dessous sous forme de sources grandes et petites. Il me semblait que toute cette partie du monde recevait de là salut et bénédiction... J'avais une vive impression de la Sainteté du lieu. C'était pour moi comme si, avec cette eau le salut de plusieurs époques était descendu dans les vallées et comme si les hommes eux-mêmes étaient venus de ces montagnes d'où ils étaient descendus toujours plus bas et s'étaient enfoncés toujours plus profondément. J'avais aussi le sentiment que des présents célestes étaient là conservés, gardés, purifiés, préparés d'avance pour les hommes...*

« ...*Je vis plus bas une grande rivière, elle était large, semée d'écueils, de bans de sable... C'était le même cours d'eau que j'avais vu descendre de la haute montagne ; une*

grande quantité de gens au teint brun, hommes, femmes, enfants, étaient occupés sur les rochers et les îlots à boire et à se laver .Ils étaient venus de fort loin. Il y avait dans leur manière d'être quelque chose qui me rappelait ce que j'avais vu sur les bords du Jourdain dans la terre sainte... »

« *...C'est par la vertu de l'eau qui est sur le sommet que toutes choses sont rafraîchies et renouvelées. Le fleuve qui descend de là et dont l'eau est l'objet d'une si grande vénération pour les hommes que j'ai vus, a réellement une vertu et les fortifie... Tous les hommes, tous les biens sont descendus de cette hauteur...*

« *...Nous nous connaissons tous, nous tenons tous les uns aux autres. Je ne puis pas bien l'exprimer, mais nous sommes comme une semence répandue dans le monde entier...*

« *...J'ai vu déjà antérieurement comment Elie vit toujours sur cette montange, (dans une sorte de tente), dans un jardin, devant le paradis.*

« *...J'ai vu de nouveau la montagne des prophètes. L'homme qui est dans la tente présentait à une figure venant du ciel et planant (sur une nuée blanche), au dessus de lui des feuillets et des livres et il en recevait d'autres à la place... Celui qui planait en l'air me rappela vivement Saint Jean — (à signaler que par ailleurs, dans d'autres visions, elle disait voir Saint Jean à l'heure de sa mort partir revêtu de son corps glorieux vers la Montagne des Prophètes) — C'était comme si Elie présentait à Jean des révélations ayant eu leur accomplissement et en recevait de nouvelles. Là-dessus je vis tout à coup, sortant de la nuée blanche une source semblable à un jet d'eau s'élever perpendiculairement sous la forme d'un rayon d'apparence cristalline qui à son extrémité supérieure se divisait en rayons et en gouttes innombrables, lesquels retombaient en formant d'immenses cascades jusqu'aux lieux les plus éloignés de la terre : et je vis des hommes illuminés par ces rayons dans des maisons, dans des cabanes, dans des villes de diverses parties du monde* ».

Elle dit ailleurs que c'est parfois Saint Jean lui-même qui répartit cette Eau Sainte à travers le monde. Saint Jean ! celui auquel le Christ a dit montrant la Vierge : « *Fils voilà ta Mère* » *et à la Vierge :* « *Femme voilà ton fils.* » *Saint-Jean ! l'étoile des Initiés !*

N'est-ce pas de cette source supérieure et toute spirituelle que tirent leur force toutes les sources miraculeuses de ce bas monde ; Grillot de Givry en donne une liste, bien incomplète d'ailleurs pour notre seul pays. — Et je signalerai en passant que la terre de Bretagne en contient à elle seule

plus de cent. — Terre de sources, et de mystérieuses pierres levées, terre de Druides, sectateurs de la " Vierge qui devait enfanter " !

Il en est de même de ces puits que l'on retrouve dans les cryptes de nos vieilles cathédrales « comme celui qu'on peut voir — dit-il — sous l'abside de Tornus ou le puits d'Isis qui subsista longtemps dans le chœur de Saint-Germain des-Prés à Paris » et surtout celui de Chartres, aux pieds de la Vierge Noire... comme d'ailleurs il en est aux pieds de toutes les antiques Vierges Noires, ces Vierges si mystérieuses et si puissantes.

Il en est de même encore de ces fontaines sacrées comme celle de « N. D. d'Ancre où Sainte Colette de Corbie avait trouvé force, accroissement et vigueur », comme celle du « Bois-Chenu » près du hêtre des Fées. Le curé de Domrémy venait chaque dimanche de Laetaré y chanter l'Evangile ésotérique de Saint Jean... et Jeanne d'Arc répondit elle même dans son interrogatoire « J'ai ouï dire que les personnes malades de la fièvre boivent de l'eau de cette fontaine et vont en quérir pour recouvrer la santé. »

Et sans doute en but-elle maintes fois et y puisa-t-elle sinon la force d'accomplir sa mission du moins la puissance qui la fit au moins une fois dans sa vie accomplir une guérison miraculeuse en la personne d'un enfant, comme Bernadette, au moins une fois dans sa vie guérit un enfant par le seul attouchement de ses mains.

Comme il en est de même encore, de ces êtres bénis en qui la puissance secourable de la Vierge céleste coule comme une source a travers le rocher, tel frère Salvador de Horta, dont parle de Givry — qui une fois par sa seule présence guérit deux mille malades. Mais — ajoute l'auteur — il n'appartient qu'à un petit nombre de privilégiés d'avoir de telles puissances. — Et je n'ai nul besoin de rappeler ici que la force qui coule en eux se trouve aux antipodes des : « forces magnétiques », « pouvoirs de la pensée » et autres procédés de guérison « magiques » — « et encore — continue-t-il — s'empressent-ils de cacher eux-mêmes ce privilège. Un degré de sainteté éminent et une grande habitude de la perfection morale sont exigés en effet pour pouvoir se diriger dans ces régions inexplorées » et je puis ajouter : une pureté incomparable.

Oui, il n'appartient qu'à un très petit nombre d'êtres de servir de saint rocher à travers lequel coulent les Grandes Eaux supérieures — et c'est bien en effet, une source qui coule à travers eux, car ce n'est pas l'une des choses les moins surprenantes que celle d'entendre et de sentir au toucher ce

bouillonnement de source sous leur front, quand, notamment sous l'imposition de leurs mains des os déformés se redressent — mais je puis assurer qu'il en a toujours existé et qu'il en existera toujours sur la terre, et que pour eux l'espace, et même aussi le temps ne sont d'aucune existence, pour envoyer, de quelque lieu qu'ils soient, la Grande Eau salutaire à qui l'a demandée humblement à cette : Mater amabilis, Mater purissima, Mater Salvatoris, Sedes Sapientia, Stella matutina, Salus infirmorum, Vas honorabilis et Rosa mystica que chantent nos litanies.

Mais... mais de même qu'à Lourdes et dans toutes les eaux saintes, tous les croyants indifféremment ne sont pas exaucés, de même ces êtres privilégiés aussi compatissants soient-ils ne sauraient guérir tous ceux qu'en leur désir ils aimeraient soulager. Et bien qu'aucune maladie, qu'aucune tare ne soit inguérissable, il est une loi de l'Ordre Universel qui veut qu'un mal assigné en paiement d'une faute suive sa marche normale. Et par paiement d'une faute il ne faut pas toujours entendre simplement une faute personnelle, mais dans nombre de cas une faute ancestrale. Tu seras puni pour tes fautes jusqu'à la quatrième génération, dit le Dieu d'Israël et le petit-fils paie durement parfois la faute du grand-père. Mais tu seras béni — ajoute-t-il — jusqu'à la millième pour tes vertus. Et ceci est encore un aspect peu connu de l'action des Grandes Eaux que quiconque a été pour une fois, baigné de leur influx, régénéré sous leur courant, lègue pour des générations à sa postérité, le germe secourable déposé en son sang. Et d'ailleurs, n'est-ce pas parce qu'ils s'appuient sur cette loi que certains certificats de bénédiction papale portent « bénédiction donnée pour quatre générations ». Mais que de choses il y aurait à dire et qui sont quasi perdues, sur cette question de la bénédiction comme, hélas, sur sa contre-partie. Si les hommes savaient tout ce qu'il y a dans leur sang !

Quant aux eaux de la mer, je n'en ai pas parlé, ce n'est pas qu'à leur sujet les traditions soient muettes, et nos ancêtres celtes les avaient à bon droit en grande vénération ; mais pour en parler comme il convient, il faudrait plus de place qu'il ne me reste ici. Leurs secrets sont en grande partie liés aux mystères du Sel... « Ayez du sel en vous-mêmes » (Marc 9-50)... « Vous êtes le sel de la terre (Matth. 5-13)... « Tu mettras du sel sur toutes tes offrandes » (Levit 2-13)...

Et je n'ai pas parlé non plus de ce profond Mystère des Grandes Eaux qu'est la Médecine Universelle, aussi pour terminer, et pour les amateurs des secrets d'Hermès, trans-

crirai-je ce passage du « Mystère de la Croix de Jésus-Christ et de ses membres ».

« La croix donne encore un dissolvant et une médecine toute extraordinaire, par deux sujets très universels que la nature nous met devant les yeux savoir, par l'eau de la mer inférieure coagulée et coagulante ou sel de mer, *et par l'eau de la mer supérieure libre et dissolvante, ou* la rosée. *Quoiqu'il ne paraisse pas y avoir de sel visible et sensible dans les eaux des rivières qui se rendent à la mer ni dans la rosée, il y en a pourtant qui se manifeste par la putréfaction engendrée par les eaux marines où toutes les autres eaux trouvent leur tombeau et leur mort, et par elle une nouvelle vie que la putréfaction découvre. Avant d'entreprendre cette opération, rendez le sel de mer fort fusible, et munissez-vous d'un bon lut qui résiste au feu et à l'eau. Si donc vous dissolvez ce sel de mer fusible, qui est une eau coagulée par le moyen de l'eau supérieure de vertu résolutive, qui est la rosée, celle-là fera entrer celle-ci en putréfaction à un feu lent ; et vous découvrirez cette putréfaction à l'œil. Si vous répétez cinq ou six fois ce mélange de la rosée avec l'eau coagulée de la mer par une lente digestion, vous extrairez toutes les vertus que le sel de mer a recues depuis la création jusqu'à cette heure et que l'irradiation des astres et la réverbération des flots ont alcalisées : et vous ne serez pas fort éloigné d'un dissolvant très noble, très médical et très précieux ; dont une partie pourrait peut-être bien dissoudre une partie de quelque métal ou minéral que vous lui joindrez : ce dissolvant simple et naturel pourrait mériter à bon droit le nom et l'effet d'un Alkahest qui a réuni en soi les forces dissolvantes d'en haut, avec les forces coagulantes d'en bas ; et dans lequel est régénéré le feu qui paraît dans les eaux marines avec l'eau de la rosée, fruit de l'aurore, pleines des vertus célestes. De sorte que, par là, vous avez une eau vivante, régénérée et régénérante, figure de la mer crystalline, ou eau mêlée de feu de l'Apocal. c 4 et 15, et d'Ezech. c 47, qui est le dernier bain de régénération pour approcher du trône de Dieu. »*

Et ce passage remplacera avantageusement, je pense, ce que j'aurais pu dire.

ARGOS.

« EL-FAQRU »

L'ÊTRE contingent peut être défini comme celui qui n'a pas en lui-même sa raison suffisante ; un tel être, par conséquent, n'est rien par lui-même, et rien de ce qu'il est ne lui appartient en propre. Tel est le cas de l'être humain, en tant qu'individu, ainsi que de tous les êtres manifestés, en quelque état que ce soit, car, quelle que soit la différence entre les degrés de l'Existence universelle, elle est toujours nulle au regard du Principe. Ces êtres, humains ou autres, sont donc, en tout ce qu'ils sont, dans une dépendance complète vis-à-vis du Principe, « hors duquel il n'y a rien, absolument rien qui existe » (1) ; c'est dans la conscience de cette dépendance que consiste proprement ce que plusieurs traditions désignent comme la « pauvreté spirituelle ». En même temps, pour l'être qui est parvenu à cette conscience, celle-ci a pour conséquence immédiate le détachement à l'égard de toutes les choses manifestées, car il sait dès lors que ces choses aussi ne sont rien, que leur importance est rigoureusement nulle par rapport à la Réalité absolue. Ce détachement, dans le cas de l'être humain, implique essentiellement et avant tout l'indifférence à l'égard des fruits de l'action, telle que l'enseigne notamment la *Bhagavad-Gîtâ*, indifférence par laquelle l'être échappe à l'enchaînement indéfini des conséquences de cette action : c'est l' « action sans désir » (*nishkâma Karma)*, tandis que l'action avec

1. Mohyiddin ibn Arabi, *Risâlatul-Ahadiyah*.

désir » (*sakâma Karma)* est l'action accomplie en vue de ses fruits.

Par là, l'être sort donc de la multiplicité ; il échappe, suivant les expressions employées par la doctrine taoïste, aux vicissitudes du « courant des formes », à l'alternance des états de « vie » et de « mort », de « condensation » et de « dissipation » (1), passant de la circonférence de la « roue cosmique » à son centre, qui est désigné lui-même comme « le vide (le non-manifesté) qui unit les rayons et en fait une roue » (2). « Celui qui est arrivé au maximum du vide, dit aussi Lao-tseu, celui-là sera fixé solidement dans le repos... Retourner à sa racine (c'est-à-dire au Principe, à la fois origine première et fin dernière de tous les êtres), c'est entrer dans l'état de repos »(3). « La paix dans le vide, dit Lie-tseu, est un état indéfinissable ; on ne la prend ni ne la donne ; on arrive à s'y établir » (4). Cette « paix dans le vide », c'est la « grande paix » *(Es-Sakînah)* de l'ésotérisme musulman (5), qui est en même temps la « présence divine » au centre de l'être, impliquée par l'union avec le Principe, qui ne peut effectivement s'opérer qu'en ce centre même. « A celui qui demeure dans le non-manifesté, tous les êtres se manifestent... Uni au Principe, il est en harmonie, par lui, avec tous les êtres. Uni au Principe, il connaît tout par les raisons générales supé-

1. Aristote, dans un sens semblable, dit " génération „ et " corruption „.
2. *Tao-te-King*, XI.
3. *Tao-te-King*, XVI.
4. *Lie-tseu*, ch. I.
5. Voir notre article sur *La grande guerre sainte* (n° de mai 1930).

rieures, et n'use plus, par conséquent, de ses divers sens, pour connaître en particulier et en détail. La vraie raison des choses est invisible, insaisissable, indéfinissable, indéterminable. Seul, l'esprit rétabli dans l'état de simplicité parfaite peut l'atteindre dans la contemplation profonde » (1).

La « simplicité », expression de l'unification de toutes les puissances de l'être, caractérise le retour à l' « état primordial » ; et l'on voit ici toute la différence qui sépare la connaissance transcendante du sage, du savoir ordinaire et « profane ». Cette « simplicité », c'est aussi ce qui est désigné ailleurs comme l'état d' « enfance » (en sanscrit *bâlya*), entendu naturellement au sens spirituel, et qui, dans la doctrine hindoue, est considéré comme une condition préalable pour l'acquisition de la connaissance par excellence. Ceci rappelle les paroles similaires qui se trouvent dans l'Evangile : « Quiconque ne recevra point le Royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point (2). » « Tandis que vous avez caché ces choses aux savants et aux prudents, vous les avez révélées aux simples et aux petits (3). »

« Simplicité » et « petitesse » sont ici, au fond, des équivalents de la « pauvreté », dont il est si souvent question aussi dans l'Evangile, et qu'on comprend généralement fort mal : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux leur appartient (4). » Cette « pauvreté » (en arabe *El-faqru*) conduit, sui-

1. *Lie-tseu*, ch. IV.
2. *Saint Luc*, XVIII, 17.
3. *Saint Matthieu*, XI, 25 ; *Saint Luc*, X. 21.
4. *Saint Matthieu*, V, 2.

vant l'ésotérisme musulman, à *El-fanâ*, c'est-à-dire à l' « extinction » du « moi » (1) ; et, par cette « extinction », on atteint la « station divine » *(El-maqâmul-ilahi)*, qui est le point central où toutes les distinctions inhérentes aux points de vue extérieurs sont dépassées, où toutes les oppositions ont disparu et sont résolues dans un parfait équilibre. « Dans l'état primordial, ces oppositions n'existaient pas. Toutes sont dérivées de la diversification des êtres (inhérente à la manifestation et contingente comme elle), et de leurs contacts causés par la giration universelle (c'est-à-dire par la rotation de la « roue cosmique » autour de son axe). Elles cessent d'emblée d'affecter l'être qui a réduit son moi distinct et son mouvement particulier à presque rien (2). » Cette réduction du « moi distinct », qui finalement disparaît en se résorbant en un point unique, est la même chose qu'*El-fanâ*, et aussi que le « vide » dont il a été question plus haut ; il est d'ailleurs évident, d'après le symbolisme de la roue, que le « mouvement » d'un être est d'autant plus réduit que cet être est plus rapproché du centre. « Cet être n'entre plus en conflit avec aucun être, parce qu'il est établi dans l'infini, effacé dans l'indéfini (3). Il est parvenu et se tient au point de départ des transformations, point neutre où il n'y a pas de conflits. Par concentration de sa nature, par alimentation de son esprit

1. Cette " extinction " n'est pas sans analogie, même quant au sens littéral du terme qui la désigne, avec le *Nirvâna* de la doctrine hindoue ; au delà d'*El-fanâ* il y a encore *Fanâ el-fanâi*, l' " extinction de l'extinction ", qui correspond de même au *Parinirvâna*.

2. *Tchoang-tseu*, ch. XIX.

3. La première de ces deux expressions se rapporte à la " personnalité " et la seconde à l' " individualité ".

vital, par rassemblement de toutes ses puissances, il s'est uni au principe de toutes les genèses. Sa nature étant entière (totalisée synthétiquement dans l'unité principielle), son esprit vital étant intact, aucun être ne saurait l'entamer (1). »

La « simplicité » dont il a été question plus haut correspond à l'unité « sans dimensions » du point primordial, auquel aboutit le mouvement de retour vers l'origine. « L'homme absolument simple fléchit par sa simplicité tous les êtres,... si bien que rien ne s'oppose à lui dans les six régions de l'espace, que rien ne lui est hostile, que le feu et l'eau ne le blessent pas (2). » En effet, il se tient au centre, dont les six directions sont issues par rayonnement, et où elles viennent, dans le mouvement de retour, se neutraliser deux à deux, de sorte que, en ce point unique, leur triple opposition cesse entièrement, et que rien de ce qui en résulte ou s'y localise ne peut atteindre l'être qui demeure dans l'unité immuable. Celui-ci ne s'opposant à rien, rien non plus ne saurait s'opposer à lui, car l'opposition est nécessairement une relation réciproque, qui exige deux termes en présence, et qui, par conséquent, est incompatible avec l'unité principielle ; et l'hostilité, qui n'est qu'une suite ou une manifestation extérieure de l'opposition, ne peut exister à l'égard d'un être qui est en dehors et au delà de toute

1. *Ibid.* — La dernière phrase se rapporte encore aux conditions de l' " état primordial " : c'est ce que la tradition judéo-chrétienne désigne comme l'immortalité de l'homme avant la " chute ", immortalité recouvrée par celui qui, revenu au " Centre du Monde ", s'alimente à l' " Arbre de Vie ".

2. *Lie-tseu*, ch. II.

opposition. Le feu et l'eau, qui sont le type des contraires dans le « monde élémentaire », ne peuvent le blesser, car, à vrai dire, ils n'existent même plus pour lui en tant que contraires, étant rentrés, en s'équilibrant et se neutralisant l'un l'autre par la réunion de leurs qualités apparemment opposées, mais réellement complémentaires, dans l'indifférenciation de l'éther primordial.

Ce point central, par lequel s'établit, pour l'être humain, la communication avec les états supérieurs ou « célestes », est aussi la « porte étroite » du symbolisme évangélique, et l'on peut dès lors comprendre ce que sont les « riches » qui ne peuvent y passer : ce sont les êtres attachés à la multiplicité, et qui, par suite, sont incapables de s'élever de la connaissance distinctive à la connaissance unifiée. Cet attachement, en effet, est directement contraire au détachement dont il a été question plus haut, comme la richesse est contraire à la pauvreté, et il enchaîne l'être à la série indéfinie des cycles de manifestation (1). L'attachement à la multiplicité est aussi, en un certain sens, la « tentation » biblique, qui, en faisant goûter à l'être le fruit de l' « Arbre de la Science du bien et du mal », c'est-à-dire de la connaissance duelle et distinctive des choses contingentes, l'éloigne de l'unité centrale originelle et l'empêche d'atteindre le fruit de l' « Arbre de Vie » ; et c'est bien par là, en effet, que l'être est soumis à l'alternance des mutations cycliques, c'est-à-dire à la naissance et à la mort. Le parcours

1. C'est le *samsâra* bouddhique, la rotation indéfinie de la " roue de vie ", dont l'être doit se libérer pour atteindre le *Nirvâna*.

indéfini de la multiplicité est figuré précisément par les spires du serpent s'enroulant autour de l'arbre qui symbolise l' « Axe du Monde » : c'est le chemin des « égarés » *(Ed-dâllîn)*, de ceux qui sont dans l' « erreur » au sens étymologique de ce mot, par opposition au « chemin droit » *(Eç-çirâtul-mustaqîm)*, en ascension verticale suivant l'axe même, dont il est parlé dans la première *sûrat* du *Qorân* (1).

« Pauvreté », « simplicité », « enfance », ce n'est là qu'une seule et même chose, et le dépouillement que tous ces mots expriment (2) aboutit à une « extinction » qui est, en réalité, la plénitude de l'être, de même que le « non-agir » *(wou-wei)* est la plénitude de l'activité, puisque c'est de là que sont dérivées toutes les activités particulières : « Le Principe est toujours non-agissant, et cependant tout est fait par lui » (3). L'être qui est ainsi arrivé au point central a réalisé par là même l'intégralité de l'état humain : c'est l' « homme véritable » *(tchenn-jen)* du Taoïsme, et lorsque, partant de ce point pour s'élever aux états supérieurs, il aura accompli la totalisation parfaite de ses possibilités, il sera devenu l' « homme divin » *(cheun-jen)*, qui est l' « Homme Universel » *(El-Insânul-Kâmil)* de l'ésotérisme musulman. Ainsi, on peut dire que ce sont les « riches » au point de vue de la manifestation qui sont véritablement les « pauvres »

1. Ce " chemin droit " est identique au *Te* ou " Rectitude " de Laotseu, qui est la direction qu'un être doit suivre pour que son existence soit selon la " Voie " (*Tao*), ou, en d'autres termes, en conformité avec le Principe.

2. C'est le " dépouillement des métaux " dans le symbolisme maçonnique.

3. *Tao-te-King*, XXXVII.

au regard du Principe, et inversement ; c'est ce qu'exprime encore très nettement cette parole de l'Evangile : « Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers » (1) ; et nous devons constater à cet égard, une fois de plus, le parfait accord de toutes les doctrines traditionnelles, qui ne sont que les expressions diverses de la Vérité une.

RENÉ GUÉNON.

Mesr, 11-12 rabî awal 1349 H. (Mûlid En-Nabi).

1. *Saint Matthieu*, XX, 16.

A propos des « Nobles Voyageurs »

Dans son article du mois de juin consacré aux pèlerinages, M. René Guénon a fait allusion aux « nobles voyageurs » dont parle M. O. V. de L. Milosz dans son remarquable commentaire du *Poème des Arcanes*. Nous avons pensé qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de donner ici quelques indications complémentaires sur les initiés auxquels convient ce nom.

Le caractère initiatique des voyages accomplis par plusieurs philosophes grecs avait déjà été remarqué par plusieurs auteurs, notamment par Saint-Yves d'Alveydre qui semble avoir trouvé une expression fort juste lorsque, dans sa *Sagesse Vraie,* il appelle Pythagore un « pieux *pèlerin* de l'unité ».

Au moyen âge, les « nobles voyageurs » apparaissent sous plusieurs aspects : pèlerins se rendant à Rome, à Jérusalem, à Saint-Jacques-de-Compostelle (1), à la Sainte-Baume-de-Provence (2), au Mont Saint-Mi-

1. Nous relevons dans le *Dictionnaire des Pèlerinages* de la collection Migne une particularité intéressante concernant l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle : Pascal II permit qu'il y eut dans le chapitre de cette cathédrale sept cardinaux-prêtres *à l'imitation de ceux de l'église de Rome,* et ces cardinaux seuls avaient le droit de célébrer la messe à l'autel de Saint-Jacques. Précédemment, Urbain II avait retiré cette église de la juridiction de l'archevêque de Braga et déclaré qu'à l'avenir elle relèverait directement du Saint-Siège.

2. Le pèlerinage de la Sainte-Baume fait partie du même cycle de légendes que les Saintes Maries de la Mer que vénèrent tout spécialement les Bohémiens méridionaux, puisqu'il tient son origine de la caverne où se retira Marie-Madeleine qui avait d'abord abordé en Camargue accompagnée de Lazare, de Marthe et Marie de Béthanie de Marie mère de Jacques et de Marie Salomé. Il est dit d'ailleurs que ces saintes femmes avaient apporté avec elles la tête de Saint-Jacques Majeur. Il y a peut-être encore là une indication à noter.

Ajoutons que les Compagnons du Devoir ont toujours prétendu

chel (1), à Notre-Dame-du-Puy (2) ; troubadours affiliés aux « Fidèles d'Amour » ; enfin « artistes libres » appartenant aux primitives associations de Constructeurs (3). Il est bien entendu que cette dénomination de « nobles voyageurs » ne saurait convenir à *tous* les pèlerins, à *tous* les troubadours ni à *tous* les membres des associations corporatives.

Un peu plus tard, il semble bien que ce titre de « nobles voyageurs » accompagné d'un caractère nettement cosmopolite, convienne plus spécialement aux Rose-Croix et aussi à certains hermétistes. La *Fama Fraternitatis* relate les voyages du symbolique Christian Rosenkreuz à Jérusalem en passant par Chypre (4) et Damas, en Egypte, à Fez, puis en Espagne pour

avoir puisé leurs traditions en Provence (Cf. P. Piobb : *Le Secret de Nostradamus*).

1. Les pèlerinages au Mont Saint-Michel sont bien antérieurs au christianisme ; la grotte consacrée au dieu Bélenus, qui fut remplacée plus tard par une chapelle, fut un des centres les plus fréquentés de la Gaule occidentale. Les rois de France jusqu'à Louis XV ont presque tous accompli le pèlerinage au Mont et l'on prétend qu'une vieille prédiction conservée dans les archives abbatiales, menaçait des plus grands malheurs jusqu'à la troisième génération le roi qui se dispenserait de faire un pèlerinage à Saint-Michel et à Notre-Dame. Il est inutile de rappeler ici l'importance du rôle de Saint-Michel dans l'histoire de la France (Voir l'article d'Auriger sur *la Fontaine Saint-Michel* dans le *Voile* de février 1930).

2. Sur le pèlerinage de Notre-Dame-du-Puy, voir notre article sur *les deux Pontificats* dans le numéro consacré aux Templiers et notre présentation de l'article de Grillot de Givry dans le *Voile* de mars 1930.

3. Citons ici une importante remarque de M. P. Vulliaud :
"D'après les études de l'abbé, depuis Mgr Devoucoux, évêque d'Evreux, on serait tenté de conclure que les architectes du moyen âge possédaient une tradition authentiquement kabbalisque „ (Traduction intégrale du *Siphra Di-Tzeniutha*. Préface, p. 34). Ceci est à rapprocher de ce qu'écrivait M. René Guénon dans son article d'octobre 1928 concernant les rapports des organisations compagnonniques avec les Juifs et les Bohémiens.

4. Il semble qu'on ait voulu indiquer par là que les Rose-Croix avaient recueilli l'héritage de l'Ordre du Temple dont Chypre fut la résidence centrale

retourner enfin en Allemagne ou plutôt dans cette Germanie où est situé le quartier général des Rose-Croix et qui, selon Michel Maïer, n'est pas le pays géographiquement connu sous ce nom, mais la terre symbolique qui contient les germes des roses et des lis, où ces fleurs poussent perpétuellement dans des jardins philosophiques dont aucun intrus ne possède l'entrée (1).

Tout le monde connaît les voyages de Valentin Andreae, de Robert Fludd, d'Irenius Philalèthes, de Bernard le Trévisan qui visita l'Italie, l'Espagne, la Turquie, la Grèce, l'Egypte, la Palestine et poussa dit-on jusqu'en Perse.

A ces noms si connus, ajoutons celui du Dr Balthasar Walter qui, avant de passer trois mois dans l'intimité de Jacob Boehme avait longuement voyagé et vécu six ans chez les Arabes, chez les Syriens et chez les Egyptiens pour y apprendre la vraie sagesse cachée.

Nous avons employé plus haut et avec intention le mot « cosmopolite » qui signifie « citoyen du monde » et qui peut être appliqué à tout initié véritable si bien que sous ce nom se dissimulèrent non pas un, mais plusieurs maîtres de l'art hermétique : Alexandre Séthon, Michel Sendivogius et très probablement un troisième dont le nom ne nous est pas parvenu ; mais qu'importe le nom ; c'est une singulière manie bien commune aujourd'hui de vouloir toujours et avant tout savoir « les noms » comme si ces noms signifiaient ou prouvaient quelque chose (2) !

1. *Themis aurea*, ch. III.
2. " Les Mages réels, dit *maître Janus*, ne laissent point de nom

Quoi qu'il en soit, la préface d'un des volumes publiés sous le nom du Cosmopolite contient des allusions très nettes à plusieurs des fonctions assumées par les « nobles voyageurs ».

« ... car enfin dans des tems aussi misérables que ceux où nous vivons, et où tout le monde chrétien gémit, pour ainsi dire, sous l'esclavage de l'impiété, ne serait-ce pas un crime, que de cacher et tenir renfermé un dépost que nous n'avons reçû du Ciel, que pour le soulagement des pauvres et la consolation des misérables, dont tout le monde est remply.

« Animez de ces nobles désirs, loin de nous borner à une seule partie de la Terre, nous résolûmes incontinent de la parcourir toute entière, afin qu'en tous lieux, et principalement dans la Chrétienté, les personnes affligées (1) se ressentissent du bienfait que la bonté divine, qui est la source de tout bien, nous avoit accordé, et que partout chacun de nous pût travailler à réparer les Eglises abatuës, et rétablir les lieux saints désolez, en y faisant des fondations asseurées » (2).

On remarquera qu'ici l'état d' « errance » n'est plus un état de « probation » mais il est au contraire le

dans la mémoire des passants, et leur sont à jamais inconnus „ (*Axel.*, 3e partie, scène 1re).

1. Il est probable que les mots *pauvres*, *misérables*, *personnes affligées* doivent être entendus au point de vue spirituel plutôt qu'au sens ordinaire de ces mots.

2. *Traitez du Cosmopolite nouvellement découverts*, où après avoir donné une idée d'une Société de Philosophes, on explique dans plusieurs lettres de cet Autheur la Théorie et la Pratique des Véritez Hermétiques. Paris, MDCXCI. Il semble que ce soit dans cet ouvrage qu'ait été employée pour la première fois la dénomination de “ philosophe inconnu „ qui devait devenir si célèbre par la suite, au XVIIIe siècle.

signe d'une « mission » qui peut avoir pour but, soit de transmettre un enseignement, soit de former un lien entre un « centre » principal et des « centres » secondaires soit l'un et l'autre à la fois. Les deux aspects du « voyageur » comme « aspirant à l'initiation » et comme « missionné » ont l'un et l'autre pour symbole l'arcane IX du Tarot, l'ermite enveloppé du manteau de voyage et tenant en main le bâton pour affermir sa longue marche. Dans l'état de « probation » le voyageur protège à grand'peine de son manteau la pauvre lanterne vacillante dont il s'aide dans sa « queste » et qui deviendra plus tard le symbole de la Vérité enfin conquise qu'il sied de dérober au regard des profanes (1).

D'autre part, le lecteur aura pu remarquer par les noms cités plus haut que ce sont surtout des initiés à l' « art royal », des initiés aux « petits mystères » se rattachant à l'ordre cosmologique, qui apparaissent comme « nobles voyageurs », mais, ainsi que le signalait M. Guénon dans son article du mois de juin, il arrive parfois que des « adeptes » reprennent, pour des raisons spéciales, cette même apparence de « voyageurs, perpétuellement errants, suivant ainsi la parole évangélique : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas

1. Le bâton devient alors la verge de Moïse, la baguette des miracles, le *lituus* ou bâton augural des Romains, le bâton de chêne clouté d'or qui est l'insigne royal de la *Sarâ* des Gitans, la crosse du parfait épiscope et le sceptre aussi, ces attributs étant en relation symbolique avec l' " axe du monde ". — Il est bien entendu que nous n'envisageons ici que l'aspect " lumineux " du symbole ; mais le " Satellite sombre " a aussi ses envoyés, et il est parfois malaisé de les distinguer des " nobles voyageurs ", tant il est vrai que Satan prend parfois l'aspect d'un ange de lumière.

où reposer sa tête » (Matt. VIII, 21), parole qui fait également allusion aux persécutions infligées aux messagers de la Vérité par les Puissances de l'Ombre.

On rencontre d'ailleurs quelque chose d'analogue dans d'autres traditions. En Chine, le *phap* qui est l'initié parvenu au sommet de la hiérarchie taoïste, est essentiellement un actif et un *errant* ; sa dignité lui fait un devoir de l'activité et son activité lui fait une nécessité de l'instabilité. Il n'a point de domicile fixe, ni de terres ancestrales, son vœu l'astreignant au détachement terrestre le plus complet (1).

Dans l'ésoterisme musulman, la quatrième catégorie de l'Initiation est celle des *Sâ'ihûn* ou « Voyageurs » qui se déplacent, parcourant les pays dans le but extérieur de se rencontrer avec les hommes (d'Allah). Le profit intérieur de leurs voyages consiste en l'acquisition de *maqamat* supérieurs et d'états d'inspiration provenant de la source généreuse de tout savoir. Ils sont sept, tous des hommes, leurs personnes sont purifiées des scories inhérentes à la condition humaine (2).

Des mystérieux voyageurs qui parcoururent l'Europe à des époques diverses et en qui on peut voir des

1. Matgioi, *Le Taoïsme et les Sociétés secrètes chinoises*, p. 13.

2. *Les Catégories de l'Initiation* (Tartibût-Taçawwuf) par le plus grand des Maîtres spirituels, Seyidi-Mohyiddin ibn Arabi, trad. par Abdul-Hâdi (Revue *La Gnose*, janvier 1912). — On pourra utilement rapprocher de ce texte une des notes les plus remarquables du dernier livre de notre collaborateur Marquès-Rivière (*Vers Bénarès*) ; " Les Hindous ont en grande vénération les places des pèlerinages : c'est pour eux un moyen d'atteindre certains plans de conscience. Ils disent qu'une influence spirituelle toute-puissante rayonne des Cités et des lieux saints. Les grands lieux de pèlerinage sont d'une antiquité fabuleuse, remontant aux premiers temps védiques. Il est dit que les grands instructeurs de ces époques, les *rishis*, y déposè-

émissaires d'un « pouvoir occulte », nous ne savons que peu de choses. Qui donc nous dira ce qu'étaient par exemple Gualdi, l'alchimiste de Venise dont Sédir rapporte la curieuse histoire (1), le fameux comte de Saint-Germain dont la longévité a été le motif de bien des rêveries (2), et encore l'étrange adepte caché sous le nom de Valmont qui venait souvent d'Afrique en Italie et en France et initia le F∴ baron de Wachter, zélateur ardent du Système de la Stricte Observance ? De « nobles voyageurs » sans doute...

Un « noble voyageur » sur lequel nous possédons davantage de renseignements, c'est le comte de Cagliostro, mais sommes-nous beaucoup plus avancés pour cela ? il semble bien que ses meilleurs biographes n'ont pu réussir à percer l'énigme de sa vie. Tout au plus pouvons-nous soupçonner qu'il fut en relations

rent des trésors mystérieux (au sens psychique du mot) et que l'influence occulte de ces objets, de ces écrits, de ces places, sert à entretenir la puissance spirituelle attachée à ces êtres, ces choses ou ces lieux.

" Un vers sanscrit, cité souvent, dit que le pèlerinage à 7 endroits procure *Moksha* (libération) Ces sept places sont : 1° Ayodhyâ, 2° Mathurâ, 3° Mâyâ, 4° Kâshi (Bénarès), 5° Kânchi (Conjiveram), 6° Avantikâ ; 7° Dvârakâ. — Les Hindous ajoutent que ces sept places correspondent aux sept centres secrets humains, situés depuis la base de la colonne vertébrale jusqu'au sommet de la tête. Ceci peut rendre compréhensible la vénération des lieux de pèlerinages hindous et le sens profond des rites qui y sont accomplis. *Bénarès* est la représentation symbolique du centre appelé *Anahata chakra*. Ce centre est, sur le *sushumna nâdi*, celui qui relie les sept centres entre eux (passage étroit qui conduit à la couronne de la tête) et il est localisé dans le cœur. La mort à Bénarès est donc la possibilité de concentration des éléments fluidiques dans ce centre et la possibilité d'échapper au *samsara* qui entraîne les êtres Symboliquement, on dit que Rudra communique le secret de *moksha* à celui qui meurt à Bénarès " (p. 107-108).

1. *Histoire des Rose-Croix*, p. 94-95.

2. Faut-il appliquer à ces deux... personnages la parole de maître Janus : " Les Mages réels, s'ils dédaignent de vivre, se dispensent aussi de mourir " ? (*Axel*, 3e partie, scène 1re).

avec des organisations musulmanes, il avait, en effet, voyagé en Arabie, en Egypte, possédait des manuscrits arabes et se retirait souvent dans sa chambre pour écrire dans cette langue (1).

D'après les mémoires de Beugnot (p. 46) Cagliostro parlait parfois d'une ville dans l'intérieur de l'Afrique, dix fois plus grande que Paris, où il avait des correspondants, de géants, d'animaux immenses. Faut-il rapprocher ceci de l'histoire que rapportent à la fois Saint-Yves et M. Ossendowski touchant une île aujourd'hui disparue, où vivaient des hommes et des animaux extraordinaires !... Cela se rapporte-t-il à ce que M. Ossendowski appelle le « mystère des mystères », le royaume d'Agarttha qui étend, dit-on, ses ramifications par toute la terre ?...

On pourrait multiplier indéfiniment les points d'interrogations sans plus de résultat. Nous avons voulu seulement attirer l'attention de quelques chercheurs sur d'étranges énigmes.

Avant d'abandonner le problème des « Nobles Voyageurs », nous nous permettrons encore une remarque : si certains d'entre eux allèrent jusqu'en Perse et dans l'Inde, il convient de noter que presque tous passèrent par les pays musulmans ; templiers, hermétistes et rose-croix furent incontestablement en relations avec les fraternités arabes. Les voyages dans le Proche Orient présentaient, il est vrai, moins de difficultés que les voyages dans l'Inde ou en Chine, mais il faut

1. Cf. Bode : *Ein par Tröpflein,* p. 3 et le *Liber Mémorialis,* traduction française, p. 16, cités par Marc Haven : *Le Maître Inconnu,* p. 23.

peut-être chercher au fait que nous signalons une raison plus profonde : l'Islam, intellectuellement aussi bien que géographiquement est un intermédiaire naturel entre l'Orient et l'Occident, et sa civilisation rappelle singulièrement celle de la Chrétienté au moyen âge. Sa Tradition, revêtant une forme religieuse qui sert de base à un enseignement ésotérique, présente de nombreux points de contact avec l'organisation traditionnelle de l'Europe telle qu'elle existait antérieurement au XIV[e] siècle. Le rapprochement entre l'Orient et l'Occident dont on parle tant depuis quelques années pourrait peut-être s'accomplir par l'intermédiaire de l'Islam. Il serait donc utile que soit renoué le lien qui unissait autrefois l'élite de la Chrétienté et les centres musulmans. Nous avons quelques raisons de croire que ce travail est commencé.

M. CLAVELLE.

Un texte Mazdéen inédit sur la Création

Monsieur H. S. Nyberg a donné, en 1929, une série de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes de la Sorbonne. Il a fait, pour la première fois en français, la traduction de textes iraniens traitant de la cosmogonie et de la cosmologie selon la Tradition iranienne. Or ce travail, qui a été reproduit dans le journal asiatique d'avril-juin 1929, est remarquable. Il offre de la grande Tradition Magique des anciens Iraniens un point de vue tout à fait nouveau et qui éclaire singulièrement les conceptions sémitiques qui vinrent par la suite.

Mon travail, ici, sera fort simple. Je vais reproduire les passages de cette traduction et je les commenterai, entre temps, par quelques mots. Les lecteurs du *Voile d'Isis* se rendront compte de leur importance et en tireront utilement les conclusions métaphysiques qu'ils comportent.

Je rappelle que, sauf indication contraire, ces textes sont tirés du manuscrit pehlevi de Copenhague, n° 43, le *Mênôkê Krat*, soit l'édition de M. Andréas publiée à *Kiel*, soit l'édition de *Sanjana*, publiée à Bombay. Je ne fais pas ici œuvre de linguistique iranienne, mais œuvre philosophique et les iraniens m'excuseront de ne pas appuyer sur les intéressantes remarques philologiques que ces textes comportent.

Voici le chapitre 8 :

Le Sage demanda à la Sagesse céleste : « Comment et de quelle manière Ormuzd a-t-il formé et établi cette création ? Comment Ahriman l'ennemi a-t-il produit les démons et les esprits menteurs ? De quelle manière les différentes sortes du bonheur et de l'Adversité atteignent-elles les hommes et les autres créatures ? Ce qui a été prédestiné, peut-il, oui ou non, être changé ? »

La Sagesse céleste répondit : Ormuzd le créateur forma cette création, les amahraspands et la Sagesse céleste, de sa propre lumière et avec l'approbation de Zurvân l'illimité. C'est parce que Zurvân l'illimité est exempt de la vieillesse, de la mort, de la douleur, de la faim, de la soif, et qu'il n'est pas atteint par la contre-création, que jusqu'à l'éternité, personne ne pourra le dépouiller de sa nature foncière en lui ôtant la souveraineté.

Ahriman l'ennemi produisit les démons, les esprits menteurs et puis les sorciers en exerçant l'acte homosexuel sur lui-même. Ensuite, il entra en concurrence avec Ormuzd pour 9.000 ans du temps illimité. Et avant que cet espace de temps soit écoulé, aucun être ne peut être modifié ni perdre sa propre nature.

Quand 9.000 ans seront écoulés, Ahriman sera réduit à l'impuissance. Srôs le Juste tuera la Fureur ; Mihr, Zurvân l'illimité, la Justice céleste, qui ne commet aucune déloyauté envers personne, la Prédestination et le Sort tueront à la fin toute la création d'Ahriman et aussi le démon de la convoitise. Et toute la création d'Ormuzd sera de nouveau délivrée de la contre-création et redeviendra telle qu'elle fut formée et créée au commencement.

L'importance de ce passage n'échappera à personne. On avait l'habitude de considérer la tradition iranienne comme nettement dualiste, posant en principe les deux entités ennemies et contradictoires : Ormuzd et Ahriman. Or, ce texte est formel, et nous allons en voir d'autres, il y a *Zurvân l'illimité* qui est *au-dessus* de ces deux principes. Et là encore nous rejoignons l'essence même de toutes Traditions : la notion de l'Unique, du Non-Différencié, de l'adwaita,

d'où est généré le binaire, génération qui forme la création. Il se peut que la tradition iranienne n'ait pas insisté sur cela comme il l'aurait fallu (à moins que ce ne soit les textes qui nous manquent) ; en tous cas cette affirmation est d'une netteté absolue.

Nous lisons, à ce sujet, au chapitre I du Bundahisn, manuscrit n° 2 de Bombay, appelé le « grand Bundahisn iranien », verset 8 :

Avant la création, Ormuzd n'était pas souverain, mais après la création, il est devenu souverain, un être qui s'applique à accroître la prospérité des créatures, un sage, un être exempt de douleurs, manifesté, qui prend soin de tout, qui produit l'abondance, qui remarque tout.

C'est la définition même du démiurge.

Ce *Zurvân*, notre texte n'en donne aucune définition. Je ne vois qu'au chapitre 27 du Mênôkê Krat ce passage :

Toutes les affaires du monde matériel sont mises en branle par la Prédestination, le Moment et la Décision définitive, attributs essentiels de Zurvân, qu'il soit Zurvân le Seigneur ou Zurvân à la longue domination. Car au temps fixé, ce qui doit arriver arrive à chaque homme dont le sort est prédestiné.

Enfin je citerai un vers important du Bundahisn, verset 10 :

Zamân ôzômandtar has har dâmân

Le temps est plus puissant que les deux créations.

Nous ne trouverons plus, dans notre texte, de passage se rapportant à l'état primordial. La tradition iranienne insiste et détaille la création. C'est ce que nous

allons voir maintenant. Tout d'abord quelles sont les qualités propres de Ormuzd et Ahriman ? Le chapitre 8 du Mênôkê Krat nous répond :

La volonté d'Ormuzd porte sur ce qui est bon, et il ne souffre jamais l'affiction ; cela ne lui convient pas. La volonté d'Ahriman porte sur ce qui afflige ; il ne pense rien de ce qui est bon et il ne le souffre pas. A l'heure qu'il lui plaît, Ormuzd est à même de provoquer des changements dans la création d'Ahriman ; quant à Ahriman, ce n'est que temporairement qu'il est à même de provoquer des changements dans la création d'Ormuzd ; cependant, il ne peut provoquer que des changements tels qu'ils ne causent aucun désavantage à Ormuzd dans l'œuvre qu'il acccomplira à la fin du monde. Car la victoire finale est une chose inhérente à la nature d'Ormuzd.

Le chapitre 10 complète cette définition :

Le Sage demanda à la Sagesse céleste : « Est-il possible, oui ou non, qu'Ahriman l'ennemi, ses démons et ses monstres puissent, de quelque façon, vivre en paix et en amitié avec Ormuzd et les amahraspands ? »

La Sagesse céleste répondit : cela n'est possible sous aucune forme, quelle qu'elle soit. Car Ahriman pense le Mensonge, qui appartient au mal, et son œuvre c'est la colère, la haine, le trouble ; Ormuzd, par contre, pense la Justice, et son œuvre, c'est la vertu, la bonté, le droit. Or toute chose peut être changée, excepté la substance du bien et du mal. La substance du bien ne peut par aucun moyen être changée en mal, et la substance du mal ne peut d'aucune façon être changée en bien. Rien du mal et du mensonge ne convient à Ormuzd, sa substance étant bonne ; et Ahriman n'est d'aucune façon capable de bien et de droiture, sa substance étant mauvaise. C'est pourquoi ils ne peuvent d'aucune façon vivre en paix et en amitié l'un avec l'autre.

La distinction étant établie, voici divers récits de la création. Tout d'abord le chapitre 12 du Mênôkê Krat :

Le Sage demanda à la Sagesse céleste : « La fortune du

monde céleste étant si justement partagée, d'où vient-il que celle du monde terrestre le soit si injustement ? »

La Sagesse céleste répondit : Dans la création initiale, la fortune du monde terrestre était aussi justement partagée que celle du monde céleste. En ce temps-là, Ormuzd le Créateur conféra au Soleil, à la Lune et aux douze signes du Zodiaque, qui, selon la religion, sont douze généraux, tout le bonheur destiné à cette création, et ceux-ci acceptèrent d'Ormuzd la mission de le distribuer d'une façon juste et équitable. Mais ensuite, pour tenir tête au Soleil, à la Lune et aux douze signes du Zodiaque, Ahriman créa les sept planètes, qui sont appelées les sept généraux d'Ahriman, afin de soustraire ce bonheur aux créatures d'Ormuzd. Par conséquent, tout le bonheur que ces douze signes du Zodiaque attribuent aux créatures d'Ormnzd, les planètes le leur arrachent, autant qu'elles peuvent, et le donnent aux démons malfaisants, aux esprits menteurs et aux êtres mauvais.

Ceci est une vue générale du fonctionnement psychique du Cosmos ; ceux qui s'occupent d'astrologie y trouveront des confirmations intéressantes.

Le grand récit de la Création est tiré du *Bundahisn,* dont j'ai déjà parlé. Le voici reproduit dans son intégralité :

Ceci est l'exposé de la doctrine. Tout d'abord, l'on traitera de la création primordiale d'Ormuzd et de la contre-création du mauvais esprit. Ensuite viendra l'état de la création terrestre, depuis la genèse jusqu'à la fin du monde, selon la révélation de la religion mazdéenne. Enfin l'exposé de ce qui a son principe dans la parole (et se rapporte) à la discrémination, son essence et sa nature selon la bonne religion.

Il a été révélé qu'Ormuzd se trouvait, pendant le temps illimité, dans les hauteurs, paré d'omniscience et de bonté, et entouré de lumière. Cette lumière est la place et le lieu d'Ormuzd ; quelques-uns l'appellent la lumière infinie. Cette omniscience et cette bonté sont la robe d'Ormuzd ; quelques-uns l'appellent « religion ». Le temps de la robe est infini, car la bonté et la religion d'Ormuzd ont existé autant de temps qu'Ormuzd lui-même, elles existent encore et existeront toujours.

Ahriman se trouvait dans les profondeurs, entouré de

ténèbres et doué de connaissance tardive et d'avidité de sang. L'avidité de sang, c'est sa robe et les ténèbres forment son lieu ; quelques-uns les appellent les ténèbres infinies.

Entre ces deux, il y a un espace vide ; quelques-uns l'appellent l'atmosphère. Là se trouve maintenant le monde mixte.

Tous les deux sont à la fois limités et illimités. Car il est dit que ce qui se trouve dans les hauteurs, c'est-à-dire la lumière infinie, n'a pas de commencement, et ce qui se trouve dans les profondeurs, c'est-à-dire les ténèbres infinies, cela est illimité. Mais par la ligne de démarcation tous les deux sont limités, car il y a un espace vide entre eux, de sorte qu'ils ne sont pas contigus l'un à l'autre. Toutes les deux entités transcendantes sont donc par nature limitées. Puis, Ormuzd étant omniscient, toutes les choses sont dans la science d'Ormuzd : il connaît la mesure de toutes les choses que ces deux entités renferment, limitées ou illimitées. Ensuite, la domination parfaite qu'exercera la création d'Ormuzd dans le monde restauré durera jusqu'à toute éternité : c'est là une forme de l'infini. La création d'Ahriman sera anéantie avant que le monde soit restauré ; c'est là une forme du fini.

Ormuzd savait, grâce à son omniscience, que le mauvais esprit existait et qu'il s'élancerait vers les hauteurs, poussé par son envie ; il savait aussi comment le mauvais esprit opérerait le mélange, comment se manifesterait l'univers, quelle en serait la fin, par quels moyens s'en accomplirait la manifestation, quelles forces, et combien, seraient nécessaires pour l'anéantir. Il créa donc, dans un état céleste, la création pour laquelle ces forces étaient nécessaires. Durant 3.000 *ans, la création se trouvait dans un état céleste, sans pensée ni mouvement, ni activité. Par suite de sa connaissance tardive, le mauvais esprit ignorait l'existence d'Ormuzd ; puis il se leva de ses profondeurs, et il arriva à la frontière où se trouve l'étoile des lumières. Lorsqu'il vit la lumière d'Ormuzd qui restait inerte, il se lança en avant, poussé par son avidité de sang et par son naturel envieux, et avança plus loin encore vers le haut. En apercevant là une splendeur et un ascendant supérieurs aux siens propres, il regagna précipitamment les ténèbres où il créa un grand nombre de démons. Cette création, uniquement vouée à l'œuvre d'anéantissement, était désireuse de faire la guerre à Ormuzd. Lorsque ce dernier vit la création du mauvais esprit qui n'était nullement convenable, mais au contraire une création affreuse, pourrie, basse, ignorante, il ne la loua pas. Le mauvais esprit, de son côté, lorsqu'il vit la*

création d'Ormuzd qui était très convenable, création élevée et omnisciente, il loua la création effectuée par Ormuzd. Alors Ormuzd, qui savait de quelle manière la fin de la création devait se produire, alla à la rencontre du mauvais esprit et lui offrit la paix en lui disant : « O mauvais esprit, viens à l'aide de ma création ; rends-moi hommage afin que je t'accorde, en récompense, d'être immortel, de ne pas vieillir, de n'avoir ni faim, ni soif. » Cela signifie : « Si tu ne commences pas la guerre, toi-même, tu ne seras pas réduit à l'impuissance, et nous en aurons profit tous les deux. » Mais le mauvais esprit répondit : « Je ne viendrai pas à l'aide de ta création, et je ne te rendrai pas hommage. Tout au contraire, je détruirai ta création pour l'éternité. Je me lèverai, j'engagerai ta création à se déprendre de toi, à s'éprendre de moi... »

Alors Ormuzd dit : « Tu n'es pas omnipotent, ô mauvais esprit ! voilà pourquoi tu ne seras pas capable de me détruire. Tu ne seras pas capable de faire que ma création ne retombe en mon pouvoir. » Oui Ormuzd savait, grâce à son omniscience : « Si je ne fixe pas un temps pour le combat avec lui, il sera capable de me faire la guerre et opérer le mélange éternellement ; il pourra s'installer dans le monde mixte et se l'approprier. » Ainsi, il y a maintenant dans le monde mixte beaucoup de gens qui pratiquent l'injustice plus que la justice, c'est-à-dire qu'ils exécutent de préférence la volonté du mauvais esprit.

Et Ormuzd dit au mauvais esprit : « Fixe-moi un temps, afin que je te fasse la guerre pour 9.000 *ans selon cette convention ! » Car il savait que s'il se donnait cet espace de temps, il réduirait le mauvais esprit à l'impuissance. Alors le mauvais esprit, qui n'était pas capable de prévoir l'issue, tomba d'accord avec lui sur cet espace de temps...*

Ormuzd savait aussi, grâce à son omniscience que sur ces 9.000 *ans, la volonté d'Ormuzd s'exercerait sans conteste pendant* 3.000 *ans ; que pendant les* 3.000 *ans de l'état mixte la volonté d'Ormuzd et celle d'Ahriman régneraient ensemble ; que par le dernier combat il serait à même de rendre le mauvais esprit impuissant, c'est-à-dire de faire cesser son hostilité envers la création.*

Puis Ormuzd chanta la strophe ahuvar, *c'est-à-dire il prononça les* 21 *mots du* yathâ ahû vairyô. *Il montra au mauvais esprit que c'est lui qui remporterait la victoire finale, que le mauvais esprit serait réduit à l'impuissance, que les démons seraient anéantis, que la résurrection aurait lieu, que l'existence finale s'établirait, et que la création serait exempte de la contre-création jusqu'à l'éternité. Ayant*

vu qu'il serait lui-même réduit à l'impuissance, et que tous ses démons seraient anéantis, le mauvais esprit fut atterré et il perdit connaissance, il retomba aux ténèbres. C'est comme il a été dit dans la religion révélée : « *Lorsqu'un tiers en fut prononcé, de peur la force quitta le mauvais esprit ; lorsque les deux tiers en furent prononcés, le mauvais esprit tomba sur le genoux ; lorsqu'elle fut prononcée tout entière, il devint impuissant.* » *Dans son impuissance à nuire à la création d'Ormuzd, le mauvais esprit demeura terrassé sur le sol pendant* 3.000 *ans.*

Le texte décrit ensuite la création d'Ormuzd ; le peu de place m'oblige à passer ces passages de haute valeur symbolique. Au folio 11, il est dit :

De sa propre essence, Ormuzd créa la lumière du monde terrestre ; de la lumière du monde terrestre, la forme de ses propres créatures. Puis apparut la voûte du ciel, modelée sur la forme du feu, qui convient à la lumière.

Voici, au folio 12, un passage important :

*De la lumière terrestre, Ormuzd créa la véridicité. La véridicité et l'abondance du créateur firent apparaître la création. C'est qu'il tira la forme sans commencement de la lumière sans commencement, après quoi il créa l'ensemble des créatures dans la forme sans commencement. La forme sans commencement est exemple du cours du temps. De la forme sans commencement, il créa l'*ahuvar, *c'est-à-dire le prototype céleste de la formule* yathâ ahû vairyô, *par qui la création primordiale devint manifeste, comme le sera aussi la fin de la création.*

Cette « forme sans commencement » peut être identifiée avec la « matrice de la Nature » des autres Traditions. La suite du folio 17 donne le résumé de la création fnrmelle :

Lorsque le mauvais esprit fut terrassé, et par conséquent impuissant, comme je l'ai décrit plus haut, il demeura terrassé durant 3.000 *ans. Pendant cette période d'impuis-*

sance du mauvais esprit, Ormuzd transféra la création à l'état terrestre. De la lumière sans commencement, il créa le feu ; du feu, le vent ; du vent, l'eau ; de l'eau, la terre, c'est-à-dire le monde terrestre renfermant tout ce qui est corporel...

Dans les descriptions qui suivent et que je passe, faute de place, je retiens les passages suivants :

Dans la terre, il créa une substance, à savoir celle des montagnes qui ont poussé plus tard de cette terre-ci. A l'appui de la terre, il créa l'arbre primordial gôhart, de couleur jaune pâle et d'une belle venue ; cet arbre prépare la semence des plantes de la terre.

En quatrième lieu, il créa les plantes. La première plante germa au milieu de cette terre-ci, d'une hauteur de quelques pieds, sans branches, sans écorce, sans épines, succulente et sucrée...

*En cinquième lieu, il créa le taureau, l'unique, dans l'*Erânvêj *au milieu du monde terrestre, sur la rive du bon fleuve Daîtî, là où se trouve le centre du monde terrestre. Ce taureau était blanc et lumineux comme la lune ; sa hauteur montait à trois* nâd. *Pour sa subsistance, Ormuzd créa l'eau et les plantes...*

En sixième lieu, il créa Gayômart, *qui était lumineux comme le soleil... Il le créa sur la rive gauche du fleuve Dâitî, justement là où se trouve le centre du monde terrestre... Gayômart était doué d'yeux, d'oreilles, d'une langue et d'attributs sexuels. La sexualité de Gayômart consiste en ceci que le genre humain est né de sa semence et à son image... C'est de la terre qu'il créa Gayômart et le taureau ; mais c'est de la lumière et de l'éclat doré du ciel qu'il créa le sperme des hommes et des taureaux...*

Le récit de la grande lutte cosmique d'Ormuzd et d'Ahriman est d'une grande valeur symbolique ; je ne peux qu'en donner quelques extraits les plus caractéristiques. Nous avons vu Ormuzd agir en démiurge ; nous allons, dans la lutte, le voir se transformer en « archange de bataille ». L'influence des traditions iraniennes sur les idées religieuses sémitiques est

vraiment incontestable après l'étude de tels textes.

Lorsque le mauvais esprit s'élança pour l'attaque, Ormuzd créa le temps à la longue domination sous la forme d'un adolescent de quinze ans, lumineux, aux yeux bleus, de haute taille, plein de vigueur, sa vigueur procédant de sa virilité et non pas d'une manière brutale et violente. Ormuzd lui-même revêtit un vêtement blanc, l'habit porté par les prêtres, car toute sagesse réside chez les prêtres, qui guident tous les hommes, et auprès de qui tout le monde s'instruit... Il revêtit aussi la bonne atmosphère, robe d'or et d'argent, ornée de pierres précieuses, et de toutes sortes de couleurs rouges, l'habit des guerriers, dont la tâche est de poursuivre les ennemis afin d'écraser les adversaires et de protéger les créatures...

Ormuzd se revêtit d'un vêtement bleu, l'habit porté par les paysans...

Le texte décrit ensuite avec beaucoup de détails les divers chefs de ses armées, les régions de sa création et ses assistants. Il décrit longuement les êtres célestes, que l'on peut assimiler aux dieux des diverses traditions, aux « puissances célestes » comme les appelle d'ailleurs le texte. Enfin les passages traduits se terminent par un curieux texte que je cite en entier et qui, à lui seul, demanderait un très long commentaire (à comparer avec les données de la tradition Gnostique) :

Avant que l'assaut du mal se fût produit, il était toujours midi, c'est-à-dire rapithwin. *Au temps du* rapithwin, *Ormuzd et les amahraspands instituèrent le sacrifice céleste* ; *en faisant le sacrifice, ils créaient la création tout entière, ils différenciaient les esprits tutélaires des hommes en leur donnant la perception, ils éveillaient chez les hommes l'intelligence qui observe tout. Ormuzd dit* : « *Que trouvez-vous plus utile* : *que je vous transfère au monde terrestre, afin que vous luttiez de génération en génération contre les esprits menteurs et que vous les anéantissiez, de sorte qu'à la fin des temps, je puisse vous restituer saufs et immortels et ensuite vous amener au monde terrestre où vous vivrez*

éternellement exempts de la mort, de la vieillesse et de l'adversité ? ou bien faut-il vous préserver éternellement de l'assaut du mal ? » Lorsque les esprits tutélaires des hommes reconnurent, grâce à l'intelligence qui observe tout, d'une part que l'affliction, venue des esprits menteurs d'Ahriman, devait les frapper dans le monde terrestre, mais, d'autre part, qu'à la fin ils seraient délivrés de l'hostilité de la part de la contre-création et qu'ils redeviendraient saufs et immortels dans l'existence finale jusqu'à toute éternité, ils consentirent à aller au monde terrestre.

Pour compléter ces données, voici, selon ce texte, comment se continue la lutte de nos temps :

Tout bonheur et toute adversité qui atteignent les hommes et les autres créatures proviennent des sept et des Douze. Les douze signes du Zodiaque sont, la religion nous l'apprend, douze généraux aux côtés d'Ormuzd. Les sept planètes sont, comme il est dit, sept généraux aux côtés d'Ahriman. Ces sept planètes violentent toutes les créatures et les livrent à la mort et à toutes sortes d'afflictions. Des sept planètes aussi bien que des douze signes du Zodiaque dépendent le sort et le gouvernement de ce monde-ci.

Je ne reprendrai pas tous ces textes pour les commenter ; chacun peut le faire, d'ailleurs, et les comparer avec les données traditionnelles qu'il possède. Mon but était seulement de donner un instrument de travail aux lecteurs du *Voile d'Isis*. Ils se rendront compte, une fois de plus, de l'identité suprême des doctrines traditionnelles.

J. Marquès-Rivière.

La Théodicée de la Kabbale

LES SEPHIROTH

PRÉLIMINAIRES

Les Anciens s'exprimaient en termes concrets : leur connaissance était plus intuitive que la nôtre, et ils tendaient immédiatement vers la synthèse, but naturel de la pensée. Plus tard on s'est aperçu qu'une synthèse hâtive aboutit à la confusion et qu'il faut l'étayer sur une analyse préalable. C'est alors qu'a commencé la Philosophie et, avec elle, l'usage méthodique des concepts abstraits. Le progrès de la pensée consiste à établir graduellement la concordance de l'intuition profonde des anciens avec l'analyse précise des modernes.

Il s'agit donc de découvrir un équivalent conceptuel et abstrait aux termes concrets et aux images dont se sont servies les doctrines anciennes. La tentative d'une pareille transposition ne suppose donc nullement que les Anciens aient voulu déguiser une conception abstraite sous un symbole concret. Elle ne prétend pas nous faire découvrir comment les anciens ont pensé les objets métaphysiques dont ils parlent ; elle cherche quelle notion abstraite, conforme à nos habitudes mentales, correspond à l'objet que ces anciens ont signalé.

L'image nous attache à la réalité concrète mais en troublant notre connaissance ; le concept nous permet de la mieux comprendre, mais en la vidant de sa plénitude. L'union de l'image et du concept nous permettra d'avoir une idée moins inadéquate de ces objets, qu'aucune image ne peut représenter et qu'aucun concept ne peut définir.

Une comparaison tirée du domaine scientifique fera mieux comprendre ce que nous voulons dire. « *L'eau bout* » signifie, pour l'ignorant, un certain phénomène sensible : de la fumée, des bulles sur un liquide, de la chaleur, un bruit caractéristique, etc. Pour le savant, l'ébullition est une transformation d'énergie définie par certaines relations abstraites : température, pression, etc. Est-ce à dire que l'ignorant a voulu par le mot *bouillir* résumer toutes les conditions scientifiques du phéno-

mène ? nullement ; mais l'évocation du fait sensible et la définition scientifique concourent à faire mieux connaître en quoi consiste l'ébullition. Ceci dit non pas pour opposer notre savoir à celui des Anciens comme la science à l'ignorance, mais pour faire ressortir la différence d'attitude mentale en face d'un fait. Et du reste, un savant qui ne connaîtrait l'ébullition que par la théorie énergétique sans avoir jamais vu l'eau bouillir, en saurait moins que notre ignorant.

Le savoir antique et le savoir moderne s'opposent un peu comme la géométrie figurée à l'analyse mathématique. Ce que l'une exprime par des tracés, l'autre le définit par des rapports abstraits. Pour un même théorème il y a souvent deux démonstrations, l'une géométrique, l'autre analytique. Chacun suivant sa tournure d'esprit saisira mieux l'une ou l'autre. Mais, dans le domaine qui nous occupe, c'est entre des âges de l'humanité et des races que se pose la différence d'attitude mentale. Pour la plupart de nos contemporains l'exposé intuitif demeure confus, l'exposé discursif seul est reconnu clair. Le contraire devait avoir lieu pour les anciens.

Tout ceci montre qu'il ne peut-être question de restituer l'état mental des Anciens. Tout ce qu'on peut faire c'est combiner autant que possible les ressources du mode intuitif propres à l'antiquité avec les instruments mis à notre disposition par le mode discursif. Les rapprochements analogiques ainsi obtenus élèveront notre pensée à une vue plus concrète et plus synthétique des réalités métaphysiques. Mais seule la lecture des textes et surtout la méditation pourront nous mettre en communion d'idée avec les doctrines anciennes.

C'est en repensant le texte et non en poursuivant le sens littéral qu'on acquerra cette assimilation de pensée. Les interprétations philologiques donnent le sens courant des mots, c'est-à-dire le sens qui correspond aux objets ou aux phénomènes par lesquels se représentent les idées ; or le philosophe est justement l'être exceptionnel qui dégage l'idée de sa représentation : il emploie donc le mot pour désigner ce que la représentation évoque de général ou d'abstrait ou de tendance (notion limite). C'est donc par les connexions qu'il établit entre les mots et non par leur usage courant que l'on peut expliquer sa pensée. Et cela est d'autant plus vrai qu'il s'agit des langues anciennes où les termes abstraits sont très rares. Par conséquent bien que la philologie soit indispensable pour traduire le mot à mot d'un texte, il ne lui appar-

tient pas d'interpréter un écrit philosophique ; elle ne pourrait qu'en dénaturer la signification.

Il importe enfin de ne pas confondre l'interprétation d'une doctrine avec son historique. La genèse des notions ou des systèmes, et leur constitution définitive sont deux questions qui, tout en étant liées, demeurent nettement distinctes. On peut pousser assez loin l'étude de la doctrine achevée sans s'occuper de sa formation. Autre chose est de constater comment une voûte tient debout, autre chose est de savoir comment elle a été édifiée. La géographie d'un pays ne dépend pas du chemin par lequel on y pénètre : et si cette géographie semble varier suivant la route suivie, c'est qu'elle est inexacte.

Les notions et les rapports métaphysiques sont des sommets qu'on peut atteindre par des sentiers divers. L'histoire nous découvre le passage frayé ; mais le résultat atteint ne dépend du chemin suivi que dans la mesure où le but est manqué. Une doctrine ou un système philosophique devient indépendant de son évolution historique dans la mesure où se réalise une synthèse clairement intelligible. C'est pour expliquer les obscurités, les insuffisances qu'il faut recourir à l'histoire. On découvre alors les causes qui ont fait dévier la pensée de son but et qui ont entravé la synthèse. Donc plus les doctrines ou les systèmes sont remarquables par leur envergure et leur solidité, moins leur historique est nécessaire pour les comprendre.

Nous ne prétendons en rien diminuer la haute importance de l'histoire des doctrines et des systèmes et des secours précieux qu'elle apporte à leur intelligence : il s'agit seulement de mettre en garde contre un préjugé très répandu de nos jours, qui fait dépendre de l'histoire seule la signification d'une doctrine et d'un système. Nous avons cherché à marquer la distinction très nette entre l'étude de l'évolution d'un système et l'étude de son contenu : et nous avons voulu montrer que le contenu est indépendant de l'évolution historique dans la mesure où il atteint l'intelligibilité qui est le but de la pensée.

Pour étudier la Kabbale il nous faudra extraire les notions qui la composent, dissocier un organisme dont toutes les parties se pénètrent intimement, et cela ne va pas sans mutilation. Analyser un corps de doctrine aussi concret, c'est toujours le dénaturer un peu ; mais renoncer à cette analyse, c'est se vouer à une rêverie

qui en efface la signification. Il faut donc combiner la suggestion intuitive avec l'examen analytique ; et c'est là un effort personnel qui incombe à chacun. Notre travail ne prétend donc révéler le sens rigoureux d'aucun arcane ; il a seulement pour but d'obtenir des notions bien définies qui évitent à la pensée de voguer à la dérive et qui lui servent de repères dans sa recherche de la vérité.

L'hypothèse kabbalistique est que la langue hébraïque est la langue parfaite enseignée par Dieu au premier homme.

Cette opinion n'est plus soutenable — mais il reste probable que les langues anciennes découlent d'une langue hiératique composée par *des inspirés,* soit consciemment, soit intuitivement. Les mots relatifs à la religion et aux idées métaphysiques et cosmologiques ont dû être conservés à travers les langues anciennes des livres sacrés. Il doit donc y avoir des mots exprimant l'essence des choses et leurs rapports numériques. On peut en dire autant pour les arts divinatoires ; il y a en eux un fond qui atteste une très haute science métaphysique.

Les spéculations de la Kabbale sont donc justifiées en principe. Ce qu'il y a de défectueux en elles c'est leur application sans critique et la prétention illusoire de détenir les éléments purs de la langue naturelle, alors qu'on n'en possède que des bribes et des déformations.

Même en reconnaissant cette tare les procédés kabbalistiques n'en sont pas moins des ferments intellectuels, qui grâce au reste de coordination subsistant dans les langues sur lesquelles on opère, peuvent suggérer des intuitions lumineuses.

PREMIÈRE PARTIE

I. La Notion de Dieu.

Affirmer Dieu, c'est en même temps affirmer qu'il n'est rien de ce que nous pouvons concevoir ; en lui assignant une nature nous détruisons le caractère absolu que comporte notre affirmation. La

notion de Dieu entraîne donc une antinomie fondamentale. Kant l'a exposé dans toute son acuité ; mais elle a été reconnue implicitement par toutes les doctrines ésotériques, par Platon et par Saint-Thomas. Tous les maîtres ont reconnu que nous avons de Dieu une conception négative et une conception positive. Nous affirmons qu'il n'est rien de ce que nous pouvons concevoir, et d'autre part, que cette négation n'indique pas une privation d'être et de propriété mais une suréminence qui déborde toute notion d'être et de nature. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le rien, *le néant, le non existant* que certaines doctrines ésotériques ont posé comme hyperprincipe. Ces dénominations ont néanmoins le tort d'être ambiguës et d'exiger des commentaires. Les mots *Non-cela, indicible* sont mieux choisis ; et rien n'est plus profond à cet égard que les appellations : מי (Qui ?) et מה (quoi ?) (quel sujet ? et quel objet ?) par lesquels le Zohar exprime cet au-delà de la manifestation divine qui seule indique Dieu en lui-même par la double forme absolue de l'interrogation. Mais par le seul fait que nous sommes amenés à affirmer Dieu, il faut bien admettre qu'il se révèle par une certaine manifestation. Or ce qui nous conduit à cette affirmation, c'est le tout de la Réalité et le tout de la Pensée : c'est donc par les principes les plus profonds d'où sortent en même temps la Pensée et la Réalité que nous caractériserons de la façon la moins imparfaite ce qu'est la manifestation de Dieu.

Aussi les doctrines religieuses et philosophiques affirmatives de Dieu ont-elles cherché à exprimer la

nature de Dieu par la plénitude dans laquelle la pensée et la réalité s'identifient tout en demeurant distinctes.

Nulle doctrine ne nous conduit si avant dans cette connaissance de Dieu manifesté que les dogmes catholiques de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Mais si ces dogmes nous apportent les formules supérieures que les autres doctrines n'ont pu atteindre ces formules demeurent transcendantes à notre raison discursive. La Théologie chrétienne a précisé la nature des relations essentielles qui constituent les trois hypostases divines et les conditions dans lesquelles Dieu entre en rapport avec la nature du monde et avec celle de l'Homme. Et ceci constitue l'axe de nos connaissances théologiques.

La Kabbale tend à relier les dogmes commentés par la Théologie catholique et les conditions de la raison humaine. Je ne prétends pas que la Kabbale ait été inventée dans ce but, mais je dis qu'elle semble s'y prêter d'une façon remarquable. Plusieurs auteurs tels que Gichtel, Drach et récemment de Pauly ont montré l'accord de la Kabbale et des dogmes catholiques. Ici je tiens seulement à indiquer que la Kabballe se situe comme une gnose intermédiaire entre la Foi et la Raison.

En dehors des dogmes qui sont objet de foi les philosophies affirmatives de Dieu n'ont cherché à construire la notion positive de Dieu que par des attributs de l'homme et de la nature portés à une perfection sans bornes. En fonction de *l'Acte*, on a désigné Dieu comme la cause première et la fin dernière, dont l'existence et la perfection sont nécessaires et dont

l'opération est absolument libre. En fonction de *la Pensée,* Dieu est caractérisé comme étant la Pensée qui se pense elle-même et qui dans cette pensée unique contient la pensée de tout le possible. En fonction de *la Réalité,* Dieu est posé comme détenant à titre d'existence la possibilité intégrale des catégories : on dit alors qu'il est infini, éternel, tout-puissant, acte pur, support et contenant universel, qu'il possède toutes les qualités, qu'en lui la substance est identique à l'essence. On dit enfin qu'il est transcendant 1° à toute relation, c'est-à-dire qu'il est *Absolu,* 2° à tout rapport intelligible, c'est-à-dire qu'il est *le Verbe,* 3° à toute synthèse, c'est-à-dire qu'il est *la Vie* ?

C'est à peu près à ces considérations que se ramènent les diverses théodicées. Elles posent le principe transcendant, mais elles ne s'inquiètent pas de découvrir comment l'influence de ce principe transcendant devient assimilable par les êtres créés, tous soumis aux conditions de la relativité. L'Absolu affirmé comme tel demeure inaccessible ; il semble même nier la possibilité du relatif : car si le relatif est en dehors de l'absolu, l'absolu n'est plus absolu, il n'embrasse pas tout ; et si le relatif est compris dans l'absolu, il ne peut subsister par rapport à lui. Il y a donc là un problème suprême. Comment le relatif peut-il exister en face de l'Absolu ? Ce problème est résolu par l'introduction du principe de la relativité dans la nature de l'Absolu même. Et justement les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption posent la Relation au sein de Dieu. Le mystère de la Sainte Trinité nous révèle que l'Unité Divine consiste en

une Trinité de personnes déterminées par des relations d'origine. Le mystère de l'Incarnation indique comment Dieu se rend lui-même être créé. Le mystère de la Rédemption comment il rend l'Absolu accessible à la Créature.

Or la Kabbale tout entière cherche à saisir la liaison de l'Absolu divin à la relativité du créé. Cette recherche n'est pas vaine puisque notre raison arrive à la notion de l'Absolu et à l'idée de Dieu en réfléchissant sur les principes de la Pensée et de la Réalité. Les divers systèmes philosophiques se sont bornés à figurer Dieu par l'épanouissement de la Pensée et de la Réalité ; et quand ils sont remontés vers les principes ils se sont contentés de poser Dieu comme le terme d'un processus, dont ils ont négligé d'examiner les étapes. La Kabbale au contraire a pris à tâche de découvrir l'ordre nécessaire qui, en vertu même des conditions de la Pensée et de la Réalité établit la liaison de l'Absolu et du relatif.

II. Divisions de la Théodicée de la Kabbale.

Les conceptions principales par lesquelles la Kabbale cherche à exprimer la liaison de l'Absolu et du relatif sont : 1° les Noms essentiels et les Lettres qui les constituent ; 2° les Sephiroth ou Numérations et les noms qui leur correspondent ; 3° les deux Visages, les Personnes, les degrés de l'Ame et les Mondes; 4° les Voies, Portés, Bénédictions etc., et les Plénitudes qui développent les Noms essentiels ; 5° enfin les noms et les symboles qui expriment la perfection des qua-

lités qu'on rencontre dans les créatures par exemple : la Sagesse, le Juste, l'Eden et son Fleuve, le Char céleste, etc.

La philosophie exotérique, la mythologie et l'hagiographie ne se sont guère attachées qu'à ce dernier ordre d'idées.

Les Noms essentiels sont tirés de la Révélation. Ils représentent donc le point de départ dogmatique de la réflexion philosophique. On peut dire que ces noms essentiels Ehieh, Jehovah, Iah, Elohim, ont pour objet les notions limites au delà desquelles l'intelligible nous devient inaccessible. Ils circonscrivent la source des rapports intelligibles qui constituent la réalité et la pensée relative.

Les Sephiroth nous font pénétrer dans le domaine philosophique. Ils montrent, en quelque sorte, l'Absolu s'adaptant aux conditions de la Relativité. Leur système exprime les conditions d'intelligibilité et d'existence de toute réalité non absolue. Les Sephiroth marquent l'émanation par la Pensée divine des conditions de possibilité pour la Création, la Conservation et la Perfection de toute réalité : ils résument la pensée divine en tant qu'elle se manifeste par la production des créatures, et qu'elle se fait connaître aux créatures.

Les Noms essentiels évoquent en quelque sorte la nature absolue de Dieu. Les Sephiroth révèlent Dieu comme principe des relativités. Aux Sephiroth correspondent aussi des Noms qui rattachent l'aspect relatif aux conditions absolues indiquées par les Noms essentiels.

Les deux Visages et les cinq Personnes de la Kabbale marquent aussi, par degré, l'adaptation de la nature absolue de Dieu aux conditions de la relativité, mais sous un autre aspect.

Les Sephiroth expriment cette adaptation en fonction de la Raison. Ils tirent la diversité de l'unité, font dériver l'ordre du principe de la Pensée.

Les deux Visages marquent les deux côtés de la limite entre Dieu impénétrable par nature et Dieu voulant se faire connaître. Dieu se voile, se réduit en quelque sorte pour ne pas volatiliser toute créature qui s'approche de lui. La Bienveillance souveraine est le principe de cette Volonté ; elle est l'apanage du Long Visage ; mais elle provoque une réaction nécessaire qui maintient la séparation entre le Créateur et la Créature, et cette réaction s'effectue par la Rigueur dans le Petit Visage. Les deux Visages traduisent en fonction de l'Acte ce que l'Ayn Soph et les Sephiroth opposent en fonction de la Pensée.

Au développement des Sephiroth correspond la hiérarchie des Personnes. Elle exprime l'adaptation de la nature absolue de Dieu aux conditions de la Relativité, en fonction de la Vie.

La notion de Personne dans la Kabbale n'a pas le même sens que dans la Trinité Chrétienne. La Kabbale reconnaît la Trinité, elle l'exprime par les mots abstraits « de Trois en Un », ou bien par « les Trois têtes qui ne sont qu'une Tête », ou « les Trois lumières qui ne sont qu'une lumière ». La notion de Personne dans le dogme chrétien exprime des relations d'origine. C'est aux Noms essentiels, notamment au Tétragram-

maton qu'il faudrait demander l'indication Kabbalistique de ces relations. Le mot Personne dans la Trinité chrétienne est pris dans le sens de *support rationnel* (hypostase constituée par un sujet conscient). Dans la Kabbale, nous semble-t-il, c'est plutôt dans le sens du mot latin *Persona* (masque) qu'il faut l'entendre. Les personnes de la Kabbale sont, en quelque sorte des rôles distincts joués dans l'action de Dieu à l'égard des créatures. Elles marquent les degrés par lesquels l'Absolu introduit en lui les conditions de la Relativité ; et cela s'opère par le dédoublement sexuel considéré d'abord dans un état de conjonction et de corrélation intime, ensuite dans l'état de distinction et de subordination. La Reine, dernier degré de cette hiérarchie s'identifie à la Communauté d'Israël ; elle est, en quelque sorte, le souffle divin vivifiant les créatures raisonnables.

Distinction des Personnes, des relations et des notions en Dieu (d'après St-Thomas) (Compendium Theologiæ, Ch. LX à XLI).

Eœdem secondum rem in divinis sun proprietates et relationes et notiones nisi quod proprietates personales sunt solum 3, relationes 4, notiones 5.
Proprietates personales : Paternitas, Filiatio, Processio.
Relationes : Paternitas, Filiatio (Spiratio), Processio,
Notiones : Innascibilitas, Paternitas, Filiatio (Spiratio), Processio.

Relationes in Patre { Paternitas, personam constituens. Spiratio, non constituens sed personæ subsistentæ inherens.

Proprietates in Patre { Innascibilitas, non procedit ab alio (distinguitur a Filio et Spiritu sancto), Paternitas, Spiratio.

Proprietates in Filio { Filiatio. Spiratio.
Proprietas in Spiritu Sancto : Processio.

Donc 5 propriétés forment des notions, caractérisant la distinction des personnes, mais si par propriété on entend ce qui est exclusivement propre à un seul, les *relations* distinguent seules les personnes, car elles sont réciproques ; l'Innascibilité est négative de relation.

La Paternité et la Filiation exigent deux personnes distinctes.

L'Innascibilité s'oppose à la Filiation, non à la Paternité ; donc Innascibilité et Paternité peuvent s'unir en une seule personne.

La Spiration commune n'est incompatible ni avec la Paternité, ni avec la Filiation, ni avec l'Innascibilité.

La Procession s'oppose à la Spiration commune : elle exige une 3e personne.

Donc les 5 notions ne sont pas 5 choses subsistantes comme le sont les 3 personnes. Parmi ces notions, 3 seulement sont constitutives de personnalité, les autres sont inhérentes aux personnes déjà constituées. L'Innascibilité étant une propriété négative ne peut être constitutive de personnalité. La Spiration commune présuppose la Paternité et la Filiation.

Comme on le voit, les Personnes de la Kabbale expriment en quelque sorte la technique, les procédés opératoires par lesquels Dieu condescend à la créature pour l'élever à lui. Les Sephiroth illuminent la pensée par en haut, les Personnes enveloppent la vie créaturelle pour la soulever et la spiritualiser. Et de même que les Sephiroth correspondent à la construction de

l'homme, la hiérarchie des Personnes correspond aux degrés d'unité réalisables par le principe immanent d'unité dans le relatif, c'est-à-dire par l'âme.

Telles sont les étapes qui servent de médiation entre l'Absolu et le relatif. Viennent ensuite les déductions de ces conditions transitives. De la constitution du Tétragrammaton la Kabbale tirera la hiérarchie des quatre mondes. Leur ensemble reflétera dans le Tout du Relatif, la constitution même de l'Absolu. Et il le faut bien, car le Relatif ne peut subsister que dans la mesure où il se soumet aux conditions mêmes qui constituent le principe de toute existence, de toute intelligibilité et de toute action possible.

Ensuite viennent les combinaisons des Lettres, des Nombres et des Figures déduites des Noms divins et de la distribution des Sephiroth, elles règlent les lois pour tous les développements créés. Comme dérivations les plus directes de ces principes nous aurons la constitution du Char Céleste, les 18 Bénédictions, les 32 Sentiers de la Sagesse, les 50 Portes de l'Intelligence, les 13 Voies de la Miséricorde, les 72 Rameaux, les 613P réceptes, etc. Viendront ensuite les Plénitudes tirées des Noms essentiels, puis les combinaisons de lettres et de nombres et les figures biologiques qui expriment le passage des réalités universelles et intelligibles aux réalités sensibles.

Tels sont les diverses conceptions par lesquelles la Kabbale a tenté de pénétrer l'antinomie souveraine qui se pose entre l'Absolu et le Relatif.

(*à suivre*) F. WARRAIN.

Abrégé du Barddas ou Livre du Bardisme

TRADITION DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE

INTRODUCTION

Les traditions qui composent les livres du Bardisme ont été écrites, comme l'on sait, peu après la réorganisation du Gorsedd (Chaire) du Bardisme par le prince gallois Rhys-ab-Tewdwr, ancêtre des Tudor, en 1081.

Avant cette date, ces traditions étaient oralement transmises.

Le Gorsedd qui en était le dépositaire fut aboli par Edouard Ier d'Angleterre, en 1295 mais subsista en société secrète après le massacre des principaux bardes : Cadwalon, Urien, Mordred, etc. Il vécut ainsi malgré les persécutions d'Henri V et d'Henri VIII, ce dernier pourtant arrière-petit-fils du restaurateur Rhys. Cromwell ordonna la destruction de ces livres et le *Barddas* actuel n'est donc que ce qui a pu être sauvé de cette destruction. Le Gorsedd, depuis interdit, renaquit à la fin du XVIIIe siècle et aujourd'hui comprend deux groupes : le Gorsedd gallois et le Gorsedd breton, ce dernier fondé par Jean Le Fustec, en 1899.

Le texte, rigoureusement authentique, de cet abrégé du *Barddas*, a été traduit par nos soins d'après la version anglaise de WILLIAM AB ITHEL (1861), elle-même faite d'après le texte gallois.

Les notes sont dues à M. Yves Berthon, chef actuel du Gorsedd des Bardes de Bretagne (section du Gorsedd gallois).

PAUL LADMIRAULT.

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINE DU BARDISME

I

De l'origine des Lettres
Le nom de Dieu d'après le secret bardique

D. — *Comment fut acquise la connaissance des premières lettres ?*

R. — Je vais t'exposer la science des sages : Lorsque Dieu /|\ prononça son Nom, de Sa Parole jaillirent la Lumière et la Vie. Car il n'était à l'origine d'autre vie que Dieu Lui-Même. Et Dieu prononça son nom d'une certaine manière où la lumière et la vie et l'homme et tout ce qui vit, prirent naissance. Chacun et tous à la fois parurent. Et Menw le Vieux (1), fils des Menwyd, regarda la lumière naissance dont tels furent la forme et l'aspect uniques : /|\, trois colonnes : tout ensemble rayons lumineux et sonores ; car l'audition et la vision étaient alors identiques. La Vie, la Forme et le Son étaient indissolubles et insépara-

1. Menw le Vieux (Menw Hen.) Menw et Menwyd employés ici comme noms propres, signifient la source de l'intelligence et du bonheur, l'esprit ou l'âme dérivés de Men, principe actif (Cf. Mens manas ; man ; manou, etc.).

blement unis avec la Puissance qui était Dieu le Père.

Et constatant la similitude de ces choses, Menw comprit que chaque voix, chaque son, chaque vie, chaque existence, chaque aspect et chaque vision étaient indissociables de Dieu /|\ ; car il n'y a pas la moindre chose autre que Dieu /|\. Et par la vue de cette forme dont il percevait la voix, il connut quelle forme apparente la voix devait avoir. Or, ayant trouvé sous lui la Terre instantanément apparue avec la lumière, il traça sur elle la forme de la Voix-Lumière. L'audition lui révéla que le son de cette voix avait en lui la nature et la prononciation de trois notes qu'il traduisit par trois lettres ; et il connut le signe qui convenait à chacune d'entre elles. Ainsi, il forma le nom de Dieu /|\ d'après la ressemblance des rayons lumineux. Il comprit que c'était là la figure, la forme et le signe de la Vie. Une avec eux était la Vie et dans la Vie était Dieu ; car Dieu est Un avec la Vie ; il n'y a d'autre Vie que Dieu et il n'y a pas de Dieu sinon la Vie.

Ce fut par la science que lui conféra cette voix qu'il put mutuellement coordonner les autres voix selon leurs genre, qualité et cause et faire une lettre propre à la prononciation de chaque son et de chaque voix. Ainsi naquit la langue cymrique comme toute autre langue. Et des trois lettres primitives, dériva chacune des autres lettres. Tel est le principal secret des Bardes de l'Ile de Bretagne d'où provient toute connaissance possible des lettres. Ainsi la Voix entendue fut exprimée par un symbole et une signification fut attribuée à chacune des trois notes.

O fut le sens de la première colonne (/)

I fut celui de la seconde placée au milieu (I)
et V celui de la troisième (\) ; d'où le mot OIV.

Par ce mot Dieu affirma son existence, sa vie, sa connaissance, son pouvoir, son éternité et son universalité ; et dans cette affirmation fut son Amour qui se manifesta au même instant comme l'illumination de l'Univers entier dans la vie est l'existence : voix et chant semblables au Nom Divin prononcé et chanté tout ensemble dans un joyeux élan de tous les mondes jusqu'aux confins de l'Abîme. Ainsi Dieu fit les mondes en affirmant à chaque fois son existence et proférant son Nom (1).

/ | \
O I V

D. — *Pourquoi n'est-il permis à aucun homme de confier la prononciation du Nom de Dieu au son de la parole et de la langue ?*

R. — Parce que cela n'est possible sans donner à Dieu un nom indigne de lui ; car jamais homme n'entendit la véritable prononciation de son Nom et personne ne sait comment le prononcer. Mais l'on représente par les lettres ce qu'il est possible de connaître de sa signification pour chacun. Autrefois, l'on employait spécialement comme signes les trois lettres vocales élémentaires. Mais pour éviter de manquer au respect et à l'honneur dûs à Dieu, un barde doit

1. Il faut évidemment disposer ces lettres ainsi : $\overset{I}{OV}$ et lire IOV. D'ailleurs le nom divin ne se prononçait pas mais s'épelait. Chez les Juifs on épelait IEVE Iod Hé Vau Hé d'où selon Eliphas Lévi le cri de Io évohé qui retentissait dans les mystères de Dionysos en Grèce.

s'interdire de Le nommer sinon intérieurement et mentalement.

D. — *Cher et prudent maître, consens à me montrer les signes qui représentent le Nom de Dieu et de quelle manière ils sont faits ?*

R. — Voici : le premier signe est une petite marque en ligne inclinée vers le Soleil couchant ; ainsi = / ; le second est une autre marque de forme perpendiculaire comme un poteau droit, ainsi = | ; et le troisième est une marque d'une inclinaison égale à celle de la première, mais dans la direction opposée, en sens inverse du Soleil, ainsi = \ ; et les trois placées ainsi ensemble = / | \. Mais à leur place on se sert aussi des trois lettres = OIV comme l'atteste la strophe du Barde Jean Rudd :

> L'Eternel, l'Origine, l'Existant par Soi, le Dispensateur ; Saintes sont les lèvres qui prononcent ces noms conformément à la règle. Un autre nom les résume : O. I. V. Tel est ce nom.

Ce Nom, Dieu se le donna pour affirmer son existence et montrer que nul en dehors de lui ne possède l'existence sinon par don ou permission. Car en vérité, nous tous, hommes et êtres vivants, ne sommes et n'existons que par le don et la permission de Dieu.

L'on considère comme présomptueux de prononcer ce nom pour le faire entendre à tout homme en ce monde. Cependant toute chose appelle Dieu intérieurement par ce Nom : la mer et le continent, la terre et l'air et tous les êtres visibles et invisibles de l'univers sur la terre comme au ciel ; tous les mondes

célestes ou terrestres, tout être intelligent et toute existence, toute chose animée et inanimée.

Les trois lettres mystiques signifient les trois attributs de Dieu ; particulièrement : l'Amour, la Science et la Vérité ; c'est de ces trois attributs que provient la Justice ; et sans l'un d'eux trois, il ne peut être nulle justice.

L'un deux vient-il à s'élever sur les autres, ceux-ci s'inclineront devant lui ; et chacun d'eux apportera au troisième toute la supériorité et la prééminence qu'il peut avoir. Ce fut conformément à cet ordre et à ce principe que trois degrés furent établis parmi les Bardes de l'Ile de Bretagne et que chacun fut investi d'un privilège sur les deux autres, d'une supériorité et d'une prééminence compatibles avec le caractère particulier et la fonction spéciale que les deux autres pourraient avoir.

Des trois attributs divins naissent chaque pouvoir, volonté et loi.

D. — *Pourquoi ne peut-on sans s'exposer à l'erreur confier le Nom de Dieu au discours et à l'audition* ?

R. — Parce qu'il est impossible à tout homme, être vivant ou existence pourvue d'âme et d'intellect, de le traduire fidèlement par la parole : Dieu seul le peut. Le divulguer et le prononcer dans le discours est non seulement le falsifier mais c'est léser et dépouiller Dieu, *car il n'y a nulle existence qui ne soit Dieu ou en Dieu* ; et quiconque dit le contraire parle faussement : c'est un mensonge contre Dieu, une déprédation et une usurpation contre Lui. Mais celui qui a reçu l'inspiration divine comprendra et connaîtra le Secret.

Partout où un homme peut avoir l'inspiration de Dieu, ce dont sa conduite et son jugement servent de garanties, il n'est pas injuste de lui révéler le Secret mais il n'est pas licite d'agir ainsi pour tout autre de peur que le Nom de Dieu ne soit prononcé de manière erronée et fausse, dénaturé par une imagination déréglée et vaine et par suite bafoué, outragé et déshonoré. Il y a aussi une autre raison qui est d'engager chaque homme à exercer son intelligence et sa raison à une juste et solide réflexion : car qui agit de la sorte comprendra le caractère et le sens du système primitif des seize lettres et le système des dix-huit qui lui a succédé ; et par suite, il percevra et comprendra le Nom de Dieu avec le juste respect qui lui est dû, car celui qui pratique la vérité, pratiquera la justice.

II

Les premiers inventeurs des lettres

D. — *Quel fut le premier inventeur des lettres* ?

R. — Einigan le Géant appelé aussi Einiget. Il prit les trois rayons de lumière déjà employés comme symbole par Menw, fils des Trois Cris, et en fit les agents et instruments du discours, tous trois ayant reçu respectivement trois pouvoirs. De leurs divisions et subdivisions, il fit quatre signes différents selon leur place... Ainsi furent obtenues treize lettres dont la forme fut taillée dans le bois et la pierre. Puis le géant Einigan se servit encore des rayons lumineux pour d'autres combinaisons.

Des sages furent désignés pour enseigner ce système conformément à la méthode établie par Einigan. On les appela : « Gwyddoniaid » et ils étaient inspirés de Dieu. Il n'avait ni privilège ni prérogative garantis par la loi et la protection du pays mais seulement par le bon vouloir de celui qui les leur avait donnés. Les Gwyddoniaid sont appelés les principaux sages de la nation des Cymrys. Lorsque les Cymrys vinrent dans l'Ile de Bretagne et qu'une portion de pays et de terre fut attribuée à chaque Cambrien, lorsque chacun fut établi sur sa conquête et que la souveraineté fut organisée et conférée au plus brave, au plus sage et au plus puissant du peuple cambrien, on eut recours à un Gorsedd (assemblée) formé des chefs de famille et le pouvoir fut donné à Prydain, fils d'Aedd le Grand, car il était considéré comme le plus vaillant, le plus puissant, le plus éclairé et le plus brillant par son intelligence. Et Prydain, fils d'Aedd le Grand, réunit les chefs de famille, les sages et les hommes de science de la nation des Cymrys en une assemblée générale ou Gorsedd. Alors furent nommés des Bardes divisés en trois catégories, savoir : des Bardes proprement dits chargés de garder le dépôt des dires et chants nationaux ; des Ovates pour conserver la tradition des symboles ; et des Druides dont le devoir était de donner l'instruction et d'enseigner les sciences à la nation des Cymrys et particulièrement les sciences divines et les sciences de la sagesse telles que la tradition orale les avait transmises ainsi que les chants bardiques et la tradition symbolique des Ovates.

Et lorsque les fonctions attribuées à chaque grade

furent fixées, des libertés et privilèges leur furent consentis à titre de sauvegarde et de protection. Et un costume fut donné à chaque grade : bleu pour les Bardes proprement dits ; vert pour les Bardes Ovates et blanc pour les Bardes Druides. Or chacun portait officiellement son vêtement et ses insignes pour que tout Cambrien pût connaître leur privilège, leur inviolabilité et leur dû. Et le droit exclusif de porter ces vêtements leur fut assuré.

III

Origine des Lettres

Einigan le Géant fut le premier qui fit une lettre : signe de la première vocalisation qui fût jamais entendue, à savoir : le Nom de Dieu.

Or Dieu prononça Son Nom et à sa voix le monde entier et tout ce qu'il renferme et tout l'Univers se précipitèrent ensemble dans l'existence et la vie avec un triomphal chant d'allégresse. Ce fut le premier chant qu'on entendit jamais : il retentit aussi loin que se trouvent Dieu et Sa Présence et la Voie où chaque autre existence jaillie en unité avec lui se meut. Et rien ne naquit hors de propos. Dieu si suavement et mélodieusement proclama son Nom que la vie frémit à travers toute existence et tout être matériel. Et les bénis dans le Ciel entendront ce nom perpétuellement. Lorsque ce Nom est entendu, il ne peut exister que le pouvoir d'être et de vivre toujours. Ce fut de cette audition et de celui qui la perçut que la Science

et la Connaissance et l'intelligence et le Souffle émanés de Dieu furent obtenus. Le Symbole du Nom de Dieu était dans l'origine : / | \ ; — plus tard = OIV et maintenant OIW (1). Et de la vertu de ce symbole procèdent chaque forme et chaque signe de voix, de son, de nom, de condition.

IV

L'inventeur des chants vocaux
Les premiers chroniqueurs du Bardisme
Les premiers théoriciens. Leurs règles

D. — *Quel fut, je te prie, le premier auteur d'un chant vocal en langue cymrique ?*

R. — Hu-Gadarn (2), l'homme qui le premier amena les Cymrys dans l'Ile de Bretagne. Il fit ce chant pour être le mémorial des aventures de la nation cambrienne depuis tous les âges. Il y introduisit la louange de Dieu pour la protection et délivrance que Sa Main avait accordées aux Cymrys ; ainsi que les sciences et les règlements de la nation cambrienne. Ce fut à partir de ce chant que furent pour la première fois dispensées l'instruction en chants vocaux et la science des saines traditions.

Puis vint Tydain, le père de l'inspiration, qui perfectionna les sciences et l'art du chant vocal et les

1. Le texte donne bien ici OIW (et non V) ce qui prouve qu'il est d'une autre époque que le précédent.
2. On a beaucoup discuté sur le sens de ce nom ou plutôt de = HU (Kadarn = Vaillant). Diverrès prétend que le sens primitif de Hu-Gadarn serait = tout-puissant (?)

réduisit à un système artistique capable d'être le plus rapidement appris, compris et gravé dans la mémoire et le plus agréablement exposé et écouté.

D. — *Quels furent, je te prie, ceux qui les premiers conservèrent la tradition et les sciences du Bardisme et enseignèrent la sagesse ?*

R. — Les Gwyddoniaid (1), à savoir : les sages de la nation des Cymrys. Ils conservèrent par le chant vocal la mémoire des sciences et de la sagesse du Bardisme et les enseignèrent. Cependant les Gwyddoniaid ne possédaient pour leurs sciences, ni privilège, ni licence sinon par faveur ; ni système, ni chaire.

D. — *Quels furent les premiers qui organisèrent un système et une chaire pour les bardes et le Bardisme ainsi que pour les poètes et les chants vocaux ?*

R. — Les trois premiers bardes, savoir : Plenydd, Alawn et Gwron qui vivaient au temps de Prydain, fils d'Aedd le Grand, et de Dywnvarth-ap-Prydain, son fils. C'est eux qui imaginèrent une chaire, un « Gorsedd » et des maîtres soumis à un règlement, des aspirants et une école. Ils instituèrent l'enseignement des Sciences, le rendirent stable avec de justes mémoriaux conformes à la connaissance du Bardisme, du chant vocal et de ce qui s'y rapporte, selon les usages. Ces justes mesures s'accordant avec les lois de la sagesse étaient profitables aux bardes et aux poètes pouvant servir le mieux la prospérité et la gloire de la nation des Cymrys.

D. — *Daigne m'apprendre mon parfait précepteur,*

1. Voyants.

ce qu'instituèrent les Bardes principaux à l'égard des bardes et poètes pour le règlement et l'organisation de la Chaire et du Gorsedd ?

R. — Prydain, fils d'Aedd le Grand, doué d'un sens et d'un jugement aiguisés et clairvoyants agit pour le plus grand bien de la gloire et de la puissance cambriennes : il appela près de lui les Gwyddoniaid et leur demanda de décider par un vote quels seraient les trois plus sages, les meilleurs et les plus savants d'entre eux : et Plenydd, Alawn et Gwron furent jugés les plus remarquables pour leur savoir, leur sagesse, leur discrétion et leur talent dans le chant vocal. Puis ils conférèrent le privilège du pays et de la nation à ceux qu'ils trouvèrent les meilleurs dans les sciences et l'art du Bardisme et le chant vocal ainsi qu'à leur enseignement, aux règles de leur système et de leur art. Et tels furent l'ordre et l'organisation qu'ils établirent.

D. — *Sur quoi fit-on les premières lettres, et de quelle manière ?*

R. — Elles furent d'abord faites sur des arbres ; voici comment : on coupait le bois en bâtons carrés sur chacun desquels on taillait de petites encoches dont on forma les lettres. Après cela, sur une ardoise on les grava avec un crayon d'acier ou un caillou. Les empreintes sur bois s'appelèrent « coelbren » et la pierre à écrire se nomma « coelvain ». Il y eut aussi un autre procédé par lequel les lettres furent faites sur bois autrement que par des encoches ; comme avec du noir ou quelque autre couleur facilement maniable. Et cela était pratiqué par les Cymrys de temps immé-

morial. Lorsque l'Ile de Bretagne fut occupée par les Romains, ceux-ci apportèrent une plante nommée « plagawd » : c'est un glaïeul originaire de la terre de Chanaan en Asie ; on écrivait sur cette plante.

On se servit ensuite de peaux de veau, de bouc, de chèvre. Cependant les Bardes de l'Ile de Bretagne conservèrent l'ancien procédé d'écriture car le bois et la pierre étaient plus faciles à trouver et le plagawd faisait parfois défaut. C'est pourquoi il n'y a aucune école ou Gorsedd importants où l'usage des anciens procédés d'écriture ne soit conservé et pratiqué. Tous doivent posséder du bois et un rouleau de plagawd et à défaut de bois, de la pierre à écrire.

D. — *Daigne m'apprendre l'origine de la forme et du son des premières lettres* ?

R. — Voici : Dieu, lorsqu'il n'y avait nulle vie ni existence sinon Lui-Même, proclama Son Nom ; et aussitôt avec la Parole tout ce qui vit et existe jaillit en un cri de joie : et cette voix était la plus mélodieuse qu'on eût jamais entendue. Au même instant, avec la voix fut la lumière et dans la lumière la forme : et la voix était divisée en trois intonations, trois vocalisations simultanées. Et l'on voyait trois formes et trois couleurs qui étaient les formes de la lumière et unes avec la voix et la couleur et la forme de cette voix furent les trois premières lettres. Car ce fut d'une combinaison de leurs vocalisations que chaque autre vocalisation fut figurée en lettres. Celui qui entendit la voix était Menw le Vieux, fils des trois Cris. Mais d'autres disent que ce fut Einigan le Géant qui le premier fit une lettre qui était la forme du nom de Dieu

quand il se manifesta vivant et existant par sa voix.

D. — *Eloquent et savant maître combien d'hommes qui étaient des « Menws » ont-ils existé dans la nation des Cymrys car je trouve mention dans l'histoire d'autres personnages de ce nom ?*

R. — Trois personnages sont connus et mentionnés sous ce nom : Menw, fils des Trois Cris. — Le second fut « Menw Hir o'r Gogledd » et le troisième : Menw ap Menwaidd o Arfon qui fut le premier de la nation des Cymrys à faire des représentations théâtrales.

V

L'invention des lettres par Einigan et Menw (suite) Le secret du Bardisme

Le Géant Einigan considéra les trois colonnes de lumière ayant en elles toutes les sciences démontrables qui aient jamais existé et qui seront jamais : et il prit trois branches de l'arbre de vie et plaça sur elles les formes et les signes de toutes les sciences afin d'en conserver la mémoire puis il les montra au peuple. Mais ceux qui les virent les comprirent mal, en conçurent de vaines craintes et enseignèrent des sciences illusoires : regardant les branches comme un dieu alors qu'elles n'étaient que le symbole de son Nom.

Quand Einigan vit cela, il fut grandement inquiet et telle fut l'intensité de son déplaisir qu'il brisa les trois branches et il ne s'en trouva plus d'autres pour conserver les vraies sciences. Il regretta tant cet état

de choses qu'il entra dans une grande colère et lorsqu'il expira, il pria Dieu de restituer aux hommes les sciences véridiques avec une saine compréhension et un discernement exact. Or, quand furent écoulés un an et un jour après la mort d'Einigan, Menw, Fils des trois Cris, aperçut trois tiges qui étaient sorties de la bouche d'Einigan : et l'on y voyait les sciences des dix lettres et la manière dont par elles les sciences du langage et du discours étaient ordonnées ainsi que toutes les autres sciences dont on peut avoir la notion par le discours et le langage. Alors il prit les tiges et enseigna les sciences au moyen d'elles : toutes à l'exception du Nom de Dieu dont il fit un secret de peur que le Nom ne fût l'objet de faux raisonnements. Et de là naquit le Secret du Bardisme des Bardes de l'Ile de Bretagne. Et Dieu accorda sa protection à ce Secret et donna à Menw une profonde compréhension des sciences mises sous sa divine protection. Cette compréhension se nomme l'inspiration de Dieu : Béni pour jamais celui qui l'obtient. Amen.

VI

Les marques et les fondements de l'inspiration

/ | \ — Ce fut de ces trois signes que le Géant Einigan obtint la parfaite intelligence des lettres qu'il grava sur des branches. Après avoir réfléchi, il fit douze lettres principales si l'on s'en rapporte aux livres des sages, et nommées les Dix Radicaux. Quant à ce qu'elles sont et à leurs formes, c'est le secret du

Mystère des Bardes cambriens et en particulier des Gwyddoniaid nommés les bardes primitifs.

Il y a trois « radicaux » principaux qui sont les « Trois Pointes » et on les appelle ainsi parce qu'ils sont comme trois rayons perçant l'obscurité. Ainsi nous disons la pointe de l'aurore, la découpure d'un champ et percer au sens de poindre.

La troisième de ces trois « pointes » est comme la voix d'un cantique triomphal, de ce chant de gloire qui fut la première Voix.

Les trois fondements de l'inspiration divine : Comprendre la Vérité, l'aimer et la défendre de manière que rien ne puisse contre elle prévaloir. Par ces trois choses on peut convenablement répondre à cette question : Pourquoi as-tu voulu être Barde ? Et selon la valeur de la réponse donnée à cette question, un grade est donné ou refusé dans la chaire bardique. Cette réponse est dictée à l'aspirant par sa conscience, à sa conscience par Dieu mais ne lui est pas apprise par son maître.

VII

Origine et progrès des lettres
Einigan et les Gwyddoniaid
Système de lettres

Ce fut Einigan le Géant qui le premier eut l'idée des lettres et fit les principales « marques » (par lesquelles on les figurait). Il y en avait onze comprenant quatre voyelles et sept consonnes. Et Einigan écrivit sur le bois le résumé de ses observations, de ses révé-

lations et de ses inspirations. Les Cymrys considérant les œuvres d'Einigan crurent que c'était un démon et le chassèrent : et il n'eut pour lui que son père et sa famille dans l'Ile de Bretagne. Il leur enseigna son art et ils le jugèrent comme étant le plus sage des Sages ; ils l'appelaient Einigan-Gwyddon (le sage) et tous ceux qui apprirent l'art des lettres furent appelés Gwyddoniaid, car c'étaient les principaux sages de l'Ile de Bretagne avant que les Bardes eussent officiellement été pourvus de privilèges et d'attributions définies.

Lorsque les Bardes et le Bardisme furent organisés, ils reçurent la garde de la tradition des onze lettres A. E. I. O. — B. C. T. L. S. R. P.) (1). Plus tard leur art étant perfectionné, il y eut seize lettres, en suite dix-huit : et ainsi on arriva jusqu'à vingt-quatre auxquelles furent ajoutées les quatorze lettres secondaires qui existent maintenant. Cela est consigné dans la Tradition de la Voix et des Lettres et dans la Coutume des Bardes de l'Ile de Bretagne.

Le système de Onze s'appelle système d'Einigan. — Celui de seize : système d'Eidric. — Celui de dix-huit : système d'Alawn ou système des bardes ; — celui de 24 : système d'Arthavael ; — et celui qui est maintenant usité s'appelle le nouveau système ou système d'Idwrth l'Artiste. Ce fut dans le temps où Gruffudd, fils de Llywelyn, fils de Seisyllt, commandait à toute la Cambrie qui vivait cet Idwrth.

Ainsi sont exposées les origines des lettres et les

1. Dans le texte original on donne la forme de ces lettres qui pour la plupart sont semblables aux runes scandinaves.

sciences des livres dans les traditions des Bardes de l'Ile de Bretagne.

VIII

Le « Coelbren » Son perfectionnement et sa reconstitution

Dans les premiers temps de la nation des Cymrys, on appelait les lettres « marques » et ce fut après l'époque de Béli, fils de Manogan, qu'on leur donna le nom de lettres. Auparavant, il n'y avait pas de lettres sinon les « marques » primitives qui, de temps immémorial, étaient restées un secret parmi les Bardes de l'Ile de Bretagne, gardiens des archives de la nation. Béli le grand répandit le système de seize lettres et ordonna de ne plus tenir désormais secrètes les sciences des lettres. Mais il établit le système de seize à l'exclusion de tout autre et maintint les dix Radicaux dans le Secret.

Après l'avènement du christianisme, il y avait dix-huit lettres puis vingt et il en fut ainsi jusqu'à l'époque de Geraint le Barde Bleu qui porta leur nombre à vingt-quatre.

Les lettres demeurèrent ainsi pendant longtemps sans changement jusqu'au temps du roi Henri V qui interdit les écoles, les livres et leur fabrication chez les Cymrys. Par suite, les Cymrys furent obligés de se constituer en une association pour l'étude du Coelbren bardique et pour graver et tracer en noir les lettres sur le bois et les bâtons. Et chacun des chefs de famille

désirant connaître les sciences des lettres et leur interprétation prit des bardes dans sa maison : et pour cela une dotation en terre, en labour et en troupeaux fut attribuée aux Bardes.

Les Bardes devinrent nombreux en Cambrie et la connaissance des lettres fut plus grande qu'avant la prohibition d'Henri V. Aussi, le Barde Llawdden chantait.

« Garde-toi du mal. Supporte l'épreuve et la tribulation avec patience en songeant que cela n'est pas mauvais qui produit le bien. »

Ce qui veut dire que là où l'on ne possédait nulle école autre que l'école anglaise et nul maître qu'un Saxon, les Cymrys étudieraient leur propre langue et leurs sciences plus que jamais : ils perfectionnèrent en effet et augmentèrent le nombre des lettres et des « marques » jusqu'à ce qu'elles eurent atteint le nombre actuellement existant.

(*à suivre*) Trad. P. LADMIRAULT

LES LIVRES

Les Forces secrètes de la Révolution, par Léon de Poncins ; nouvelle édition revue et mise à jour (Editions Bossard).

C'est un ouvrage antimaçonnique du type que nous pourrions appeler « raisonnable », en ce sens que, se tenant à peu près exclusivement sur le terrain politique, il nous épargne les diableries à la Léo Taxil. L'auteur est même assez prudent pour ne pas faire état de certains documents suspects ; mais sa thèse de l'unité de la Maçonnerie est bien peu solide, et il exagère beaucoup l'influence juive. En outre, il se fait une idée tout à fait fantaisiste des hauts grades, qu'il lui arrive même parfois de confondre avec certaines organisations non maçonniques.

Lettera di Giovanni Pontano sul « Fuoco Filosofico », introduzione, traduzione e note di Mario Mazzoni (Casa Editrice Toscana, San Gimignano, Siena).

Dans cet opuscule, le second d'une série consacrée à l'hermétisme et dont nous avons signalé le premier précédemment, le texte proprement dit tient peu de place : cette lettre est fort courte en effet, mais importante par le sujet qu'elle traite. Elle est placée entre une introduction qui, tout en contenant beaucoup d'indications intéressantes, n'éclaire peut-être pas suffisamment la question du « Feu Philosophique », et divers appendices dans lesquels nous trouvons d'abord la traduction d'un extrait du livre de Mme David-Neel, *Mystiques et Magiciens du Thibet*, puis une note sur la fabrication de l' « Or Philosophique » d'après les « Illuminés d'Avignon », et enfin la suite de l'étude des symboles hermétiques commencée dans le premier opuscule. Il est regrettable que les noms propres soient trop souvent défigurés, et qu'on ait à relever dans les notes quelques erreurs historiques surprenantes, faisant de Nicolas Flamel un médecin, de Guillaume Postel un ami (donc un contemporain) d'Eliphas Lévi, et faisant vivre l'alchimiste Geber au VIIIe siècle *avant* l'ère chrétienne !

RENÉ GUÉNON.

Vers Bénarès, la Ville Sainte. L'histoire merveilleuse de Li-Log, le Guru thibétain, par Jean Marquès Rivière. Editions Attinger. Collection Orient, nº VII.

Cet ouvrage, comme le précédent du même auteur, est, par sa forme même, destiné au grand public. On ne peut dire toutefois que ce soit là un travail de vulgarisation puisque l'auteur n'y fait aucune concession à la mentalité occidentale et se garde bien de déformer les données traditionnelles sous prétexte de les rendre accessibles à tous. M. Marquès Rivière a adopté cette forme « romancée » simplement parce qu'il espère toucher ainsi quelques individualités susceptibles de compréhension mais que rebutent dès l'abord les ouvrages d'érudition des orientalistes et les défectueuses traductions de textes sanscrits et thibétains. Les lettres nombreuses reçues par notre collaborateur à la suite de la publication de son livre *A l'ombre des monastères thibétains* montrent qu'il avait raisonné juste, et quelques-uns de ses lecteurs sont maintenant engagés dans l'étude des doctrines traditionnelles de l'Orient.

Dans la préface de *Vers Bénarès,* M. Marquès-Rivière pose le problème actuel des rapports de l'Orient et de l'Occident, et il porte sur notre époque des jugements fort justes : « *Il y a quelque chose de tragique dans notre temps, et bien qu'un certain optimisme se tranquillise en affirmant que ce tragique fut de toutes les époques, je crois qu'il est exceptionnel.* » Il est à peine besoin de rappeler à nos lecteurs que la fin du quatrième âge approche et que la grande douleur de « l'enfantement nouveau » est imminente. « *L'Occident,* dit encore l'auteur, *veut retrouver ses valeurs ; il les a perdues. Mais, comme il est rempli d'orgueil, il veut croire qu'il les possède toujours dans quelque coin et qu'on les sortira un jour de leur boîte... Certains cependant, ont voulu chercher la boîte et ils n'ont rien trouvé.* » Ceci est, d'une façon générale, très exact, en somme. Il ne faudrait cependant pas en conclure que la « boîte » n'existe plus... mais elle est bien cachée...

Quant au récit du pélerinage à travers l'Asie du jeune moine thibétain Legs. Se et de son *Guru* Li Log, récit qui constitue tout le livre, c'est une simple histoire comme celles qui se content innombrables dans les *ashrams* (les camps de méditation autour des Saints-Hommes) de l'Inde, le soir, à la veillée, ou qui s'entendent dans les longues marches des caravanes, parmi les prêtres qui accompagnent l'escorte. Elles sont dites aussi, ces his-

toires, par le *Guru* à son *Chela* pour rendre la doctrine moins amère, plus vivante.

La « simple histoire » dépouillée de tout artifice littéraire que nous conte M. Marquès Rivière, est riche d'enseignements sur la vie des ascètes de l'Inde et du Thibet, sur les pratiques des *Yogis*, sur les liens mystérieux qui unissent entre elles les fraternités initiatiques de l'Asie (des ambassades qui partent de la Mecque vont chaque année dans les monastères du Thibet), sur les sept tours de forces ténébreuses qui séparent l'Asie etc.. Elle renferme aussi, cette simple histoire, des instructions émanant du Bouddhisme du Nord, ou *Mahâyâna* et qui, croyons-nous, n'avaient jamais été traduites en français. Rappelons ici — car il sied de dissiper toute équivoque sur ce point — que le Bouddhisme étudié par M. Marquès Rivière est parfaitement orthodoxe à l'égard de la Tradition primordiale, et les maîtres de cette doctrine considèrent eux-mêmes comme dangereux le Bouddhisme du Sud ou *Hînayâna,* ainsi qu'il ressort de textes mahayanistes tels que le *Fanwang-king* (Filet de Brahma) du Bouddhisme chinois : « Quiconque doute en son cœur de l'enseignement *mahâyâna,* et se demande si le *hînayâna* n'est pas plutôt la vraie parole du Bouddha, celui-là pèche ». Nous ne pouvons cependant pas suivre M. Marquès-Rivière lorsqu'il nous montre *Shakya-Muni* instruit par le *Maître des Trois Mondes* et nous rappellerons à ce propos le fait mentionné à la fois par Saint-Yves d'Alveydre et par M. Ossendowski, que *Shakya-Muni,* alors qu'il projetait sa révolte contre le Brahmanisme, aurait vu les portes de l'Agarttha se fermer devant lui. Nous pensons pour notre part, que la doctrine de *Shakya-Muni* est bien celle qui nous est transmise par le *Hînayâna* et qu'elle fut hétérodoxe dès l'origine. Plus tard, des influences brahmaniques et plus précisément shivaïtes remanièrent la doctrine bouddhique pour la ramener à l'orthodoxie et donnèrent ainsi naissance au *Mahâyâna* ; et qu'on n'invoque pas ici le texte du *Fan wang-king* cité plus haut car il est bien évident qu'il n'était possible de faire accepter cette doctrine rectifiée qu'en la présentant comme le véritable enseignement du Bouddha. C'est là le seul reproche que nous ayons à adresser à l'auteur de *Vers Bénarès* et qui porte en somme sur un point secondaire puisqu'il n'en reste pas moins que, qu'elle qu'en soit l'origine, la doctrine du *Mahâyâna* est une des formes orthodoxes de la Tradition Une.

Nous ne pouvons songer à analyser ici en détail le

beau livre de M. Marquès Rivière que tous les étudiants de la Tradition prendront plaisir à lire. Signalons cependant l'intérêt tout particulier des dernières pages de l'ouvrage où l'auteur décrit un « transfert d'éléments psychiques », mystérieux échange mystique par lequel le Divin peut se perpétuer sur la terre.

Initiations lamaïques. Des Théories. Des Pratiques. Des Hommes, par Mme Alexandra DAVID-NEEL. Paris, Editions Adyar, 1930.

Dans notre compte rendu de *Mystiques et Magiciens du Thibet*, nous exprimions l'espoir que le prochain ouvrage de Mme David Neel nous introduirait enfin au cœur même de la doctrine du Lamaïsme thibétain. *Initiations lamaïques* ne répond que bien imparfaitement à cet espoir ; en effet, là encore le côté métaphysique de la doctrine est complètement négligé et l'étude de la « réalisation » n'est envisagée que dans ses degrés inférieurs. On trouvera néanmoins dans ce livre une foule de renseignements fort intéressants concernant les différentes sortes d'initiations et leur but ainsi que les entraînements auxquels s'astreignent les ascètes thibétains ; il semble bien d'ailleurs que les procédés décrits par l'auteur ne permettent pas à ceux qui s'y adonnent de sortir du monde formel et d'arriver à cet état ultime si dur à atteindre auquel notre ami Argos a fait allusion dans ses précédentes chroniques. Certaine méthode d'entraînement semi-physique, semi-psychique dont il est question à la page 157, nous semble même relever nettement de la « voie de gauche ». Mme David Neel revient dans cet ouvrage sur la question des Dalaï-Lamas, mais sans y apporter de bien grandes clartés. Elle parle, à propos des *tulkous*, de « réincarnation », sans paraître soupçonner que les personnages auxquels on donne le nom de *tulkous* sont simplement des « supports » d'une influence spirituelle qui prend successivement (et parfois simultanément) pour point d'appui des individus différents sans qu'il y ait là quoi que ce soit qui ressemble à une réincarnation. Il semble bien d'ailleurs que certains ne possèdent cette qualité de *tulkou* que d'une manière intermittente ; tel dut être le cas du Dalaï. Lama *Tsang Yang Gyatso* dont Mme David Neel narre un peu trop complaisamment les aventures amoureuses.

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs l'étude du chapitre consacré au sommeil et aux rêves.

Considérations sur le Christ de l'Eglise Intérieure, par Gabriel HUAN. Paris, Vrin, 1930.

L'auteur de cet ouvrage nous semble tout à fait dépourvu de cet esprit traditionnel qui eut été nécessaire pour traiter un pareil sujet. Signalons deux des erreurs que nous avons relevées dans ces pages : 1° la distinction arbitraire faite par l'auteur entre le domaine intellectuel et le domaine spirituel ; 2° l'importance primordiale accordée au point de vue moral dans l'interprétation de l'Evangile (ce moralisme est un « signe » qui ne trompe pas). D'autre part certains passages sont animés d'un sectarisme insupportable : « *en dehors du Christ il n'y a pas de vie spirituelle* » et encore cette énormité tirée de W. A. Spicer : « *Dans les livres sacrés des religions non chrétiennes, l'homme parle de Dieu ; dans la Bible, c'est Dieu qui parle à l'homme* ». Nous pensons pour notre part que l'attitude d'un abbé Jallabert ou d'un W. Wallace est plus véritablement chrétienne et catholique que celle de M. Huan. Bien qu'il parle longuement de l'Eglise intérieure, M. Huan, écarte *a priori* l'hypothèse d'un enseignement secret du Christ à ses apôtres et ne veut même pas faire d'exception en faveur de Saint Jean car si l'Eglise romaine dit de lui dans sa liturgie : « *heureux apôtre à qui furent révélés les secrets célestes* », ce ne peut être qu'en Souvenir de la confidence que le Seigneur lui fit à la Cène à propos de Judas ; Et M. Huan conclut : « *Il n'y a pas de tradition johannique, disons mieux, il n'y a pas de Christianisme ésotérique* ». Comme c'est simple ! Ce qui est le plus amusant, c'est que l'auteur cite les travaux de M. René Guénon sans paraître soupçonner qu'ils sont la condamnation formelle de la plupart des théories développées dans ce livre.

La légende des origines de l'humanité par A. AUDIN, précédée des onze premiers chapitres de la Genèse. Introduction, traduction et notes critiques par Paul Bertie. Paris, Riéder, 1930.

Ouvrage intéressant au point de vue documentaire bien que personnellement nous ayons de sérieuses réserves à faire sur ce travail. Il nous est tout à fait impossible d'approuver cette exégèse toute rationaliste des textes sacrés et la détermination des sources où aurait puisé le prétendu compilateur de la *Genèse* ainsi que la répartition du texte en Code Sacerdotal, Premier Iahviste et Second Iahviste nous semble très arbitraire et en tout cas absolument dépourvue d'intérêt.

Ceci dit, de notre point de vue particulier, nous reconnaissons bien volontiers l'importance des recherches auxquelles se sont livrés les auteurs pour l'élaboration de ce travail.

Cassandre ou Peut-on prédire l'avenir ? par Gabriel TRARIEUX. Paris, Stock, 1930.

Cet ouvrage sans prétention et d'une lecture agréable est bourré d'anecdotes curieuses touchant d'une part aux arts divinatoires proprement dit et d'autre part aux phénomènes de clairvoyance. L'auteur est malheureusement imprégné des doctrines théosophistes et occultistes et à côtés de chose très justes on relève dans ce livre plusieurs erreurs doctrinales. Il sera lu néanmoins avec intérêt dans le grand public.

M. CLAVELLE

L'art médical, par le Dr CARTON. Paris, Maloine.

A notre époque la médecine matérialiste triomphe, le laboratoire a tué la clinique et ce microbe est roi. Au lieu de remonter à la cause, on ne voit que le fait immédiat et on ne se préoccupe guère des conséquences, on fait un abus excessif des vaccins et des sérums, on intoxique les gens à grand renfort de bras et on oublie complètement les grandes Lois de la Nature qui sont pourtant la base de toute médecine logique et sensée. Il est grand temps que les médecins vraiment dignes de ce nom réagissent contre ce fâcheux état de choses. C'est pour leur faciliter la besogne, les guider et leur indiquer la route que le Dr Carton a écrit à leur intention toute une série d'ouvrages du plus haut intérêt. Parmi ces ouvrages, tous plus remarquables les uns que les autres, nous tenons à signaler ici le dernier paru en date intitulé : *L'art médical*. Dans ce travail qu'on ne saurait trop assez louer, longuement mûri, fortement pensé et solidement écrit, l'auteur insiste avec juste raison dans la première partie sur les méfaits de la médecine matérialiste, puis il établit logiquement pour la première fois, dans la deuxième partie, la séméiologie alimentaire, qui constitue la base de tout traitement médical. Il indique comment doit se faire l'adaptation alimentaire, montre les miracles, — le mot n'est pas trop fort, — que produit le régime synthétique et signale dans quelques rares cas les avantages de ce qu'il appelle très humoristiquement le régime de cocher de fiacre. Plus loin, dans la troisième partie, il aborde la question capitale du diagnostic et du traitement de la vitalité humaine. Tout ce chapitre, profondément original et essentiellement personnel, est à méditer. Pour établir ce diagnostic il faut avoir recours, dit-il à la physiognomonie, à la chirologie, à la graphologie et nous

ajouterons même à l'astrologie. Nous estimons qu'il n'est aucun renseignement de quelque ordre que ce soit que le médecin ait le droit de laisser de côté lorsqu'il s'agit de la santé de ses semblables. Mais ce n'est pas seulement du physique que le médecin doit se préoccuper, il faut aussi étant donné la composition occulte de l'homme, qu'il envisage le côté moral du patient, car la plupart des maladies organiques, et je partage ici entièrement la manière de voir de l'auteur, ont une racine spirituelle et mentale.

Voilà une vérité qu'il sera bien difficile de faire admettre par la science officielle qui ne croit qu'à ce qu'elle touche et qu'elle voit. Et pourtant rien n'est plus exact lorsqu'on réfléchit et lorsqu'on veut aller sincèrement jusqu'au fond des choses. L'ouvrage se termine par des règles précises indiquant comment on peut régler la conduite du budget organique et comment on doit opérer les différentes corrections en respectant les différents rythmes naturels (saisonniers, annuels, etc.) Tel est ce magnifique travail, œuvre d'un remarquable initié s'il en fut et d'un sage, que nous recommandons tout particulièrement d'abord à nos confrères, à ceux du moins qui voudront éclairer leur lanterne, et ensuite à nos lecteurs qui trouveront là une foule d'enseignements dont ils feront leur profit.

D[r] VERGNES.

LES REVUES

— *La Torre* (nos 8 à 10) contient une bonne critique de divers mouvements « néo-spiritualistes » ou connexes : spiritisme, métapsychisme, psychanalyse, théosophisme. Signalons aussi, dans le no 10, un article sur *La grande et la petite guerre sainte*, venu à la suite de celui que nous avons donné ici sur le même sujet, mais qui se place à un point de vue un peu différent. Il est fâcheux que, d'autre part, on accorde, dans cette revue, aux fantaisies pseudo-historiques de Bachofen une importance bien exagérée.

— *Espiral*, organe de la branche mexicaine de l'*A. M. O. R. C.* (une des nombreuses organisations américaines à prétentions rosicruciennes), a jugé bon de donner, sans aucune autorisation, des extraits de la traduction de Paracelse par M. Grillot de Givry ; de tels procédés sont toujours regrettables.

— La nouvelle revue allemande *Hain der Isis* (nos d'avril à juillet) continue à s'occuper surtout de magie et à faire une grande place aux écrits du trop fameux Aleister Crowley.

— *Atlantis* consacre son no d'avril-mai à *Virgile et le Messianisme*. — A propos d'une note contenue dans ce même numéro, nous nous trouvons dans l'obligation de faire remarquer : 1o que, dans le *Voile d'Isis* de mars (p. 212), nous n'avons pas écrit : « Je ne m'occupe pas d'hermétisme, mais seulement de tradition orientale » (nous n'avons d'ailleurs jamais commis l'incorrection d'écrire à la première personne du singulier), mais : « Nos ouvrages ne traitent pas d'hermétisme, mais de traditions orientales », ce qui est très différent ; 2o que, du fait que quelqu'un ne parle pas d'une chose, nul n'a le droit d'inférer que cette chose est « inconnue » de lui.

— Dans le *Symbolisme* (no de mai), un article de M. Armand Bédarride, intitulé *Un problème de méthode*, fait ressortir quelques-unes des différences qui existent entre l'enseignement initiatique et l'enseignement profane. — Dans le no de juin, Oswald Wirth envisage un *Dédoublement de la Franc-Maçonnerie* : il y aurait « des Maçons selon la lettre et d'autres selon l'esprit » ; l'intention est

assurément excellente, mais, étant donné l'état actuel de la Maçonnerie, elle nous paraît bien difficilement réalisable. — Dans le nº de juillet, autre article d'Oswald Wirth sur *L'Hérésie biblique* (à propos de la Maçonnerie anglo-saxonne), qui procède d'un point de vue bien extérieur : la méconnaissance du véritable caractère des Livres sacrés, quels qu'ils soient d'ailleurs, chez des hommes qui se recommandent d'une tradition initiatique, nous cause toujours quelque étonnement.

— Le *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa termine dans son nº de mai l'étude sur le symbolisme de la ruche. — Le nº de juin contient quelques indications intéressantes sur des livres anciens dans lesquels il est fait mention de la Maçonnerie.

— Dans la « partie occultiste « de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (nº du 1er mai), M. de Guillebert, dans un article intitulé *Science et Magie*, s'imagine découvrir des intentions « ésotériques » dans les théories les plus « profanes » de la science contemporaine. Il continue dans un autre article intitulé *Occultisme scientifique* (nº du 1er juin), où il s'en prend plus spécialement à MM. Maxwel, Jollivet-Castelot et Paul Choisnard, en qui il voit les agents d'une tentative d'annexion de la science officielle par l' « occultisme » ! Il est d'ailleurs obligé, en ce qui concerne M. Choisnard, de se rétracter dans le numéro suivant (nº du 1er juillet), en post-scriptum à un article sur *Jacob Boehme* inspiré par le numéro spécial du *Voile d'Isis*, et rédigé de telle façon qu'il est à peu près impossible de distinguer ce qui est un compte rendu de celui-ci et ce qui est réflexions personnelles de l'auteur. Notons-y seulement l'extraordinaire affirmation que Jacob Boehme était juif ; c'est une véritable hantise ! — Dans les nºs du 1er mai et du 1er juillet, nous trouvons aussi la fin de l'étude sur *Bô Yin Râ* que nous avons mentionnée précédemment, et, dans celui du 1er juin, une réponse à une réponse de M. Henri Durville au sujet de *L'Ordre Eudiaque*. Au fond, M. Durville, devrait être flatté de se voir considéré comme une « Autorité Supérieure », donnant une « Initiation Supérieure », et plus proche des « Hautes Puissances Occultes » que la Maçonnerie ! Cette querelle ne nous intéresse pas, mais nous devons relever une erreur de fait : les livres d'Eliphas Lévi n'ont jamais été « mis en interdit par l'Eglise » (cf. P. Chacornac, *Eliphas Lévi*, p. 184, où cette question est mise au point). — En dehors de la « partie occultiste », signalons un article intitulé *Les Porte-lumière des Ténèbres*

(nº du 6 juillet), à propos d'un récent livre anglais consacré à la *Stella Matutina*, continuation de l'ancienne *Golden Dawn*, et à quelques autres organisations dépendant plus ou moins d'Aleister Crowlew. — Enfin, pour terminer, une chose amusante que nous avons trouvée dan dans un article sur *Un Congrès universel des religions contre la guerre* (nº du 20 juillet) : décrivant la couverture du compte rendu des travaux du « Comité préparatoire », on y signale « une inscription espérantiste (ou ido, ou autre chose) : *Santi Pax Solaam* ». Or cette inscription, c'est tout simplement le mot Paix » en sanscrit, en latin et en arabe ; quels admirables linguistes que les rédacteurs de la *R. I. S. S.* !

RENÉ GUÉNON.

Revue métapsychique, nº mai-juin.

Article du Dr Osty sur la vision de Soi, du Dr de Vesme sur le diagnostic para-normal dans l'histoire ; du Dr Bruck de Berlin sur un cas de Télépathie spontanée Berlin-Paris ; du Dr Regnault sur les réflexes détecteurs d'énergie et les Connaissances para-normales ; enfin de notre ami Andry Bourgeois sur les grands problèmes de la Physique moderne.

Revue métapsychique, juillet-août.

Article intéressant du Dr Osty, sur deux étranges artistes : Mlle Marguerite Burnat-Provins et Mlle Juliette Hervy. Travail du plus haut intérêt sur l'œuvre de Charles Henry, par Audry-Bourgeois. Pour la première fois, en un style clair, nous voyons exposées les théories si remarquables du grand savant français trop tôt hélas ! enlevé à la Science.

L'Homœopathie Française, nº mai.

Le Dr Roy, continue ses études tout à fait passionnantes sur les microbes, puissance de maladie. Le Dr Parenteau traite la question de l'Eczéma des paupières avec observations à l'appui. Notre sympathique confrère, le Dr Amieux nous fait part de quelques observations tirées de la pratique courante. M. Berné le savant physicien, nous expose aujourd'hui la théorie des Radiations. Le Dr Vannier nous expose la physionomie médicamenteuse de Naja. Enfin, ce numéro se termine par la suite du travail du Dr Albert Hinsdale sur une série de médicaments dont nous nous servons couramment.

L'Homœopathie Française, nº juin.

Le Dr Bas nous rapporte trois observations intéres-

tantes de la pratique concernant la pyelonéphrite colibacillaire.

Le Dr Poret nous montre que depuis longtemps, les Homœopathes se doutaient qu'il existait dans la tuberculose un virus filtrant, ce sont les états tuberculiniques bien étudiés par le Dr Vannier.

Le Dr Bonduel nous fait part de quelques cas tirés de sa pratique.

Le Dr Dutems nous parle des colloïdes et des travaux de Lumière et de leur application à l'homœopathie vétérinaire.

Le physicien Berné continue à nous exposer des travaux si passionnants sur les Radiations. Le Dr Vannier poursuit toujours l'Etude de la matière médicale. Il aborde aujourd'hui un médicament important : Natrum muriaticum. Enfin nous trouvons la suite de travaux et des expérimentations du Dr Hinsdale si importants pour les Homœopathes.

L'Homœopathie française, n° juillet.

Article original du Dr Cahis sur une nouvelle théorie du cancer. Le Dr Cohan explique comment il est devenu homœopathe. Le Dr Emerit nous rapporte cinq observations tout à fait instructives de Psore. Le Dr Dasté nous cite plusieurs cas de la pratique courante qui sont du plus haut intérêt. Comme toujours, le Dr Vannier, traite avec sa maestria habituelle le sujet de matière médicale concernant Natrum Sulfuricum. Enfin nous trouvons dans ce numéro la suite des travaux et des expérimentations du Dr Albert Hinsdalle. Excellente publication que tout médecin devrait avoir sur sa table de travail.

Dr VERGNES.

Le Gérant : LOUIS CHACORNAC

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris



SOMMAIRE

35e Année

OCTOBRE

No 130

SOMMAIRE

